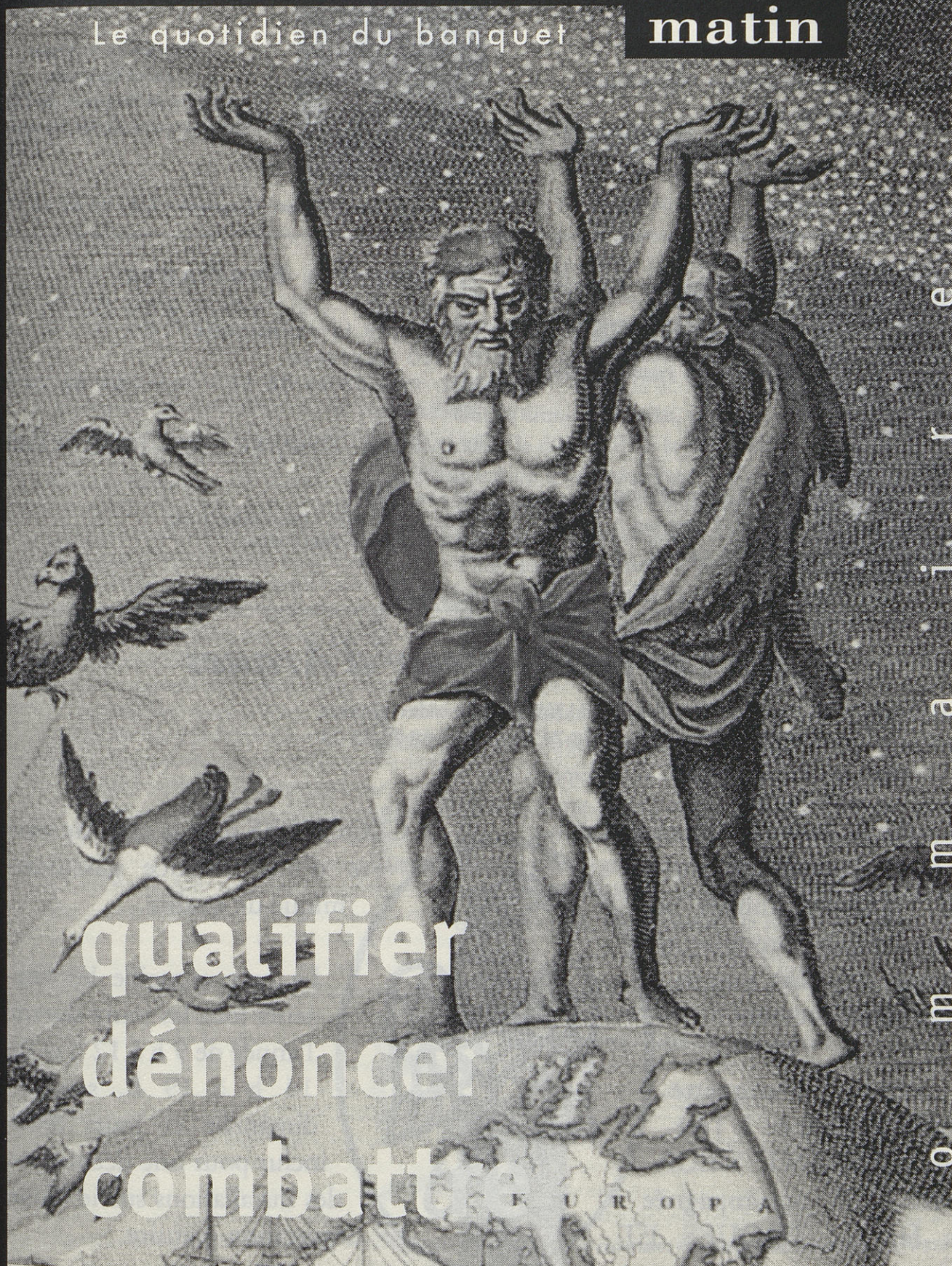


corbières

Le quotidien du banquet

matin



**qualifier
dénoncer
combattre**

Seconde partie ce soir du colloque
de philosophie « crimes et vertus ».

Affiche : Le colloque de philosophie > Rebondir : Des plaisirs en écho >

L'Aude des lettres : René Nelli > Crimes et vertus en Corbières : L'ange dans la vigne >

Cadavre exquis : Jean-Jacques Reboux > Un été, des étals : La pintade > Garrigue : Le scorpion > Inédits : Natacha Michel

S

superette
L'Ancoule

Nadine Alquier vous accueille
du lundi au dimanche matin

Alimentation - Produits régionaux
Fruits & Légumes

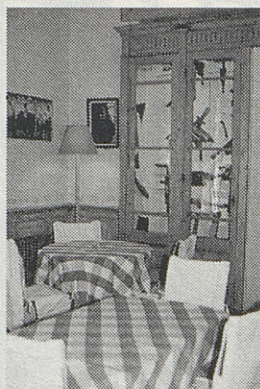
Place de l'Ancoule - Lagrasse - Tél : 04 68 43 13 92

La nouvelle équipe du restaurant

"Le Petit Saint"

vous souhaite la bienvenue

Service en terrasse
carte Épicure
pendant le Banquet du Livre
Service nocturne après les animations



Auberge Saint-Hubert - Lagrasse - Tél : 04 68 43 15 22



Jean-Pierre Alquier
LES CUIVRES
atelier de restauration

6, rue Saint-Michel
11220 Lagrasse
Tél : 04 68 43 14 91

Entreprise Bourianes

34, Bd de la promenade
11220 Lagrasse
Tél. : 04 68 24 00 16 - Fax : 04 68 24 01 71

PLOMBERIE - ZINGUERIE - CHAUFFAGE - RAMONAGE

Dépannage :
CHAUDIÈRES FUEL - CHAUDIÈRES GAZ
CHAUFFE-EAU - POÊLE FIOUL

Les Caves du Sieur d'Arques

B.P. 98 - 11303 Limoux cedex - France
Tél : 04 68 74 63 00 / 04 68 74 63 13

Les caves du Sieur d'Arques créées
en 1974 regroupent plus de
500 Vignerons animés par
un seul souci : produire et
élaborer des Vins authentiques
et de caractère.

La célèbre Blanquette
AIMERY associée à l'élégant
CRÉMANT SIEUR
D'ARQUES accompagnée
des fameux TOQUES ET



CLOCHERS sont la carte de visite
d'une alliance gastronomique
de qualité.

La cave accueille les visiteurs
tous les jours durant l'année
de 9 h à 12 h et de 14 h à 19 h,
samedi, dimanche et jours fériés
inclus pour une découverte
des installations suivie d'une
dégustation gratuite.

Nom propre

Qu'est-ce que le crime ? Qu'est-ce que la vertu ? La philosophie répond le plus souvent de manière prédicative : elle énumère les prédicats qui qualifient et définissent le terme sujet. Bref, elle fait du crime et de la vertu des noms communs. Or, un trouble saisit ici le discours.

Car, le crime et la vertu, s'ils sont réels, sont aussi ce qui défait le dispositif de la prédication. L'horreur ou l'admiration qu'ils soulèvent, il n'est, dit le peuple, pas de mots pour les dire : entendons qu'il n'est pas de prédicats qualificatifs suffisants. Alors, le nom de crime cesse d'être un nom commun, pour devenir un nom propre : celui d'un lieu, d'une victime, d'un bourreau. Alors, le nom de vertu devient le nom propre d'un combattant. C'est le moment de la dénonciation et de la proclamation.

Ne pas céder sur le nom propre, c'est la grandeur de l'histoire, quand elle est digne d'elle-même. Elle fonde là une éthique de la preuve, car le nom propre ne se démontre pas, il se prouve. Ne pas céder sur le mot propre, étendre à tout mot les règles de justesse du nom propre, c'est la grandeur des écrivains.

Mais la philosophie ne dénonce ni ne proclame. Tantôt elle maintient, ferme comme le roc, le primat du nom commun, tantôt elle aménage, en excès de la prédication, un lieu singulier où crime, vertu et sujet réel sont nommables : platonisme et kantisme. Mais se reconnaît-elle elle-même dans cette grandeur ?



en couverture : *Atlas Novus*, Jean-Baptiste Homann, 1737.

la République

17h

18h

Du rififi chez les hommes

par Marie-Claire Galpérine

« Crois-tu qu'un État, une armée, une troupe de brigands, de voleurs, ou toute autre bande de malfaiteurs associés pour quelque mauvais coup, pourraient tant soit peu réussir s'ils violaient à l'égard les uns des autres les règles de la Justice? »

Platon, *République*, I 351c.

La justice que l'on se propose de définir au Livre I de la *République* est « une » des « quatre » vertus qui, selon une tradition antérieure à Platon – et en partie pythagoricienne – constituent « la » vertu parfaite. Au Livre IV, Platon lui donne un sens nouveau, fondé sur la distinction des parties de l'âme, c'est-à-dire de ses « puissances ». C'est à partir de là que s'édifie chez les Pères de l'Église et que se définit très précisément chez Saint Ambroise, la doctrine, devenue classique au Moyen Âge, des « vertus cardinales » : la sagesse ou prudence, la force ou courage, la tempérance (modération ou maîtrise de soi) et la justice.

Pour saisir comment se pose pour Platon la question des vertus et apercevoir ce qui, en elles, fera « problème », il faut bien entendre le sens grec du mot *aretè*, qui n'a pas d'abord de connotation morale et qui n'est pas à confondre d'emblée avec la *virtus* romaine. Dans la plupart des contextes *aretè* doit être traduit par « excellence » ou « valeur ». Platon pense la « vertu » de l'âme à partir de celle d'un objet naturel ou artificiel, au sens où, en français, nous parlons de la vertu d'une plante ou de celle d'une drogue (préparation pharmaceutique ou philtre magique). L'*aretè* est donc une puissance (*dunamis*). Elle se définit par rapport à une action possible. Elle est plus ou moins « efficace ». Pour un Grec vivre c'est agir : « Nous ne sommes pas des pierres », nous sommes des vivants qui avons des besoins. Qui n'a pas de besoins ne désire pas, n'agit pas, donc ne vit pas. Calliclès

« jette » cela à la figure de Socrate. Tous les jeunes gens qui entrent en scène dans les *Dialogues* ont la même fougue. Et la même impatience d'agir. Platon leur prête ce qu'il a bien connu. S'il a renoncé à la *praxis* c'est provisoirement, pour se préparer à agir « mieux », c'est-à-dire « plus efficacement ». Est-ce la même chose? Il faut le reconnaître : dans ce « mieux », il y a une ambiguïté essentielle. Calliclès et Thrasymaque reprochent à Socrate de jouer sur ce double sens. Ils ont raison. Platon ne cherche pas à effacer l'ambiguïté. Elle est dans la langue, elle est dans l'usage grec de l'adjectif « *agathos* ». La question posée devant un objet quelconque : est-il bon? revient à celle-ci : à quoi est-il bon? ou encore : que peut-on en faire? Et nous verrons qu'on peut poser la même question devant un homme. Ce qui passe en premier pour définir la valeur c'est l'usage (*khreia* et *khreisis*). Que le même adjectif (*agathos*) pris au neutre et substantivé en vienne à signifier le Bien absolu, la source ultime de toutes les vraies valeurs, c'est ce qui crée l'ambiguïté. Le long cheminement de Platon, dans la *République*, nous mènera de ce qui est « bon à... » jusqu'au Bien absolu, mais tant que nous n'avons pas atteint ce Livre VI de la *République*, nous sommes encore dans la caverne – dans un monde où le critère de la valeur est l'efficacité – c'est-à-dire dans un monde où, comme nous le verrons, toute vertu est une *tekhnè*, un certain savoir appliqué à l'action, qu'on l'appelle art ou technique.

Une chose qui déconcerte la pensée moderne c'est que le point de départ de toute réflexion éthique, chez Platon comme après lui chez Aristote, c'est toujours la considération du savoir-faire artisanal. C'est aussi ce qui choque les interlocuteurs de Socrate. Les « meilleurs » (*aristoi*) ont les yeux fixés sur l'*aretè* de l'homme d'état : Périclès ou Thémistocle. Ils refusent de voir dans l'ouvrier le modèle de l'action. « Par tous les dieux, Socrate, ce ne sont vraiment que cordonniers, foulons, cuisiniers et médecins qui remplissent tes discours, comme si c'était de ces gens-là que

nous parlions ! » C'est bien, pour Socrate, la première question que nous devons nous poser : en quoi consiste l'excellence, quelle est la vertu propre de celui qui est capable de mener à bien une œuvre ? Il faut d'abord qu'il conçoive l'œuvre à faire. Et, les yeux fixés sur son projet, il ne recueille pas des éléments au hasard. Il choisit avec soin les matériaux qui conviennent. Ce qui fera la valeur de l'objet réalisé consiste dans l'adaptation à sa fonction. L'objet ordonné à une fin extérieure possède aussi une finalité interne, une organisation qui est l'ajustement de ses parties et qui en fait un tout. Ce qui fait l'excellence (*aretè*) de l'artisan c'est donc, de la conception à l'exécution, la maîtrise souveraine de la pensée sur la matière. C'est elle qui fait à la fois la valeur de l'ouvrier et la valeur de l'œuvre. C'est par elle que la plus humble *technè* est un paradigme. L'œuvre bien faite, l'œuvre « réussie », est celle qui est capable de « faire » ce qu'on attend d'elle. Pour savoir ce qu'elle vaut, il faut « s'en servir ». Le but d'une *tekhnè* est de produire un *bien*, c'est-à-dire une puissance. Et elle est elle-même une puissance, c'est-à-dire qu'elle se définit comme une puissance de produire de la puissance. Que produit-elle ? Des instruments. Qui peut juger la valeur d'un instrument ? Celui qui sait s'en servir. C'est le flûtiste qui est en mesure de juger la valeur d'une flûte. C'est celui qui sait s'en servir, qui sait en jouer, qui a le droit de juger et qui peut conseiller l'artisan. Pourtant il ne sait pas faire une flûte. Le meilleur fabricant de flûtes devrait donc être le meilleur joueur de flûte. Mais il n'en est pas ainsi. Ce sont deux *tekhnai* distinctes et l'une est au service de l'autre. Une *tekhnè* reçoit ses directives d'une *tekhnè* supérieure. Il y a donc une hiérarchie des *tekhnai*. La *tekhnè* qui utilise peut seule déterminer formellement celles qui produisent pour elle. Le menuisier, par exemple, trouve à sa disposition, non pas, à proprement parler, des matières premières, mais des matériaux appropriés produits par des techniques subordonnées : planches fournies par le bûcheron, scies et rabots fournis par le métallur-

giste. L'intelligence grecque apparaît bien chez Platon telle qu'elle s'inscrit dans la langue et dans la poésie – chez Homère d'abord – ordonnée à la réussite pratique. Est *sophos*, celui qui sait se tirer d'affaire dans une situation donnée. *Sophia* a presque toujours chez Platon un sens traditionnel et doit être traduit généralement par « compétence ». C'est l'excellence d'un « professionnel ». Socrate part de l'exemple des « métiers » quand il s'agit de définir une « vertu morale ». Quand il se demande au Livre I de la *République* ce que peut bien être le bien de l'âme, il conçoit sa « valeur » par analogie avec celle d'un instrument. Après avoir montré en quoi consiste le *bien*, ce qui fait la qualité propre d'un animal (le cheval), d'un organe sensoriel (l'œil, l'oreille), d'un outil (un couteau, une pipette), il conclut qu'une chose naturelle ou artificielle n'est pas « bonne à tout », bonne à faire n'importe quoi. Elle « excelle » en une action, une seule. Chacune a son « œuvre propre », *idion ergon*, qu'elle seule peut effectuer, et c'est à partir de là qu'on doit la définir. Voir est l'acte de l'œil, ce que l'œil seul peut faire. Bien voir est sa perfection propre, sa « vertu ». Une chose quelconque est toujours une « cause » de quelque effet. Il est remarquable que ce soit par cette voie, en partant de l'analogie de l'âme avec un objet, qu'on arrivera le mieux à saisir ce par quoi elle se distingue radicalement de tout objet. « L'âme n'a-t-elle pas une fonction, une œuvre à faire qui est bien la sienne et que nulle autre chose au monde ne peut remplir ? » demande Socrate. « Surveiller (*epimeleisthai*), commander (*arkhein*), délibérer (*boulenesthai*), doit-on rapporter ces fonctions à autre chose qu'à l'âme ? » Depuis le *Phédon*, Platon n'a jamais conçu autrement l'œuvre propre de l'âme. Remarquons qu'il ne s'agit pas d'abord de l'homme mais de l'âme en général. Il y a des âmes divines. Et le monde a une âme. Que la tâche propre d'une âme soit de gouverner est dit ici comme « allant de soi ». Cela revient à dire que son œuvre propre est politique. Ce qu'elle a à « faire » c'est une cité. La tâche du *politikos*

la République

174

155

aner de l'homme qui prend en charge l'État, c'est celle de l'âme du monde. La cité est un microcosme. Et la tâche de l'âme individuelle est de se gouverner elle-même. On voit que l'œuvre propre d'une âme, pas seulement celle de l'homme, est ordonnée à l'action; elle ne se définit pas d'abord comme spéculative. On verra plus loin que le « philosophe-roi » doit contempler avant d'agir, contempler pour agir. La *praxis* sera suspendue à la *theoria*, mais on peut dire aussi que la *theoria* est ordonnée à la *praxis*. Elle a une fin hors d'elle-même qui est pour la pensée divine de créer l'ordre et la beauté du monde et pour la pensée humaine d'instaurer chez les hommes cet ordre qui est précisément la justice. Le projet platonicien, dans la *République*, n'est pas l'action immédiate. L'état du monde ne le permet pas. Tant que des conditions favorables ne lui sont pas données, le philosophe diffère l'action. Il reste provisoirement à l'écart du tumulte des « affaires ». Il s'agit dans la *République* de définir idéalement ce que doit être une cité juste et, à son image, une âme juste. Le fondateur d'une cité juste est celui qui assigne à chacun sa tâche. Il veille à ce que chacun fasse ce qu'il sait faire, ce qu'il est naturellement capable de faire, c'est-à-dire son œuvre propre. C'est à partir de là que se déterminent le rang et la place des hommes dans la cité. Car la cité juste est celle où chacun est à sa place. Toute hiérarchie humaine a pour fondement la hiérarchie des *tekhnai*. La plus haute est la politique, « l'art royal » qui sait se servir de tous les autres. Technique des techniques, démiurgie suprême, la politique donne son sens et sa valeur à chaque *tekhnè*. Elle ordonne tout à une fin qui est l'unité de la *polis*, ce qui fait d'elle un cosmos. Comme Platon la désigne dans *Le Politique*, le dialogue qui se propose de définir le *politikos anèr*, le « philosophe-roi », l'art royal qu'est la politique, est « autépictique ». Il prescrit « ce qui doit être ». En cela il est « épictique » et il en décide souverainement sans se référer à une instance plus haute : il est « autépictique ». L'art royal est *paideia*, nous le savons. La matière sur laquelle

il s'exerce est humaine. Il s'agit des hommes. Et il s'agit de les rendre « meilleurs », de faire qu'ils excellent dans leur tâche d'hommes. Comme le menuisier, comme l'architecte, le politique doit rassembler ses matériaux, les choisir en fonction de l'œuvre à faire, les adapter à la fin qu'il poursuit. Il doit donc exceller à discerner la valeur des êtres. C'est la « vertu » du législateur et celle de l'éducateur. Que les cités « regorgent d'injustice », cela signifie pour Platon que personne n'est à sa place. Les cités sont envahies d'« usurpateurs ». Il y a ceux qui usurpent le nom du politique, ce sont les prétendants qui se pressent en foule autour des fonctions les plus hautes, sans posséder la science qui seule fonde le droit de gouverner les hommes, en sorte que le seul véritable roi, le seul qui ait le droit de porter ce titre, celui qui détient l'*epistèmè politikè*, est sans titre, sans pouvoir, inconnu de tous. C'est le « philosophe » que la foule déclare ou inutile ou pervers. Le prestige du nom multiplie les usurpateurs. Quel nom est plus grand que celui de roi? Qui ne voudrait le porter? Il en est un autre qui brille aussi d'un grand éclat, nous dit Platon, celui de « philosophe ». Or, si celui qui est digne de le porter est contraint à la retraite, la foule de ceux qui en sont indignes envahit la place laissée vide par les vrais philosophes. De là vient la réputation de « corrupteurs de la jeunesse » que la foule réserve aux philosophes. Que de contrefaçons de la philosophie! Comment une cité, dans un tel désordre, pourrait-elle croire que seule la philosophie peut la sauver? Comment admettre cette proposition folle : l'État ne connaîtra le salut que le jour où les philosophes seront rois, ou le jour où les rois deviendront philosophes? C'est pourtant bien le philosophe seul qui peut remettre tout en place, c'est-à-dire chacun à sa place. D'où l'importance de bien reconnaître le « naturel philosophe ». Il s'agit d'abord de discerner la valeur naturelle d'un être, base sur laquelle s'édifie la *paideia*. La question de la « nature » est celle que se pose tout éducateur devant un être jeune : que peut-on en faire? à quoi est-il bon? L'important c'est ce qu'il

α

peut devenir. C'est la même question que devant un outil. Mais n'y aura-t-il pas des êtres – des choses mais aussi des âmes – sur qui pourra tomber ce jugement sans appel : « Il n'y a rien à en tirer ? » Un adjectif exprime ce jugement en grec : *phaulos*. On le traduit généralement par « vil » ou « mauvais », ce qui est inexact. Platon l'emploie pour désigner une âme sans vigueur naturelle, qui ne deviendra jamais ni criminelle ni sage. *Phaulos* s'oppose à *agathos* mais non au sens où mauvais (*kakos*) s'oppose à bon (*agathos*). À ce qui est « bon à quelque chose » s'oppose ce qui n'est « bon à rien ». Est *phaulos* ce qui est sans valeur. Mais à l'inverse d'*agathos* qui n'a pas d'emblée de connotation morale, *phaulos* a une connotation morale radicalement négative, désignant ce qu'il peut y avoir de plus laid et de plus méprisé, plus bas que le criminel. Les *phauloi*, ce sont les faibles au sens où l'entend Calliclès. « Crois-tu, demande Socrate au Livre VI de la *République*, que les grands crimes et la méchanceté consommée partent d'une âme sans valeur (*ek phaulès*) ? Ne serait-ce pas plutôt d'une nature forte que l'éducation a pervertie ? Crois-tu qu'une nature faible soit jamais capable de grands biens et de grands maux ? » L'opposition des faibles et des forts, telle que l'entendra Nietzsche, est platonicienne. Sans doute serait-il plus vrai de dire qu'elle est simplement grecque.

Dans l'argot du « milieu » que décrit Auguste Le Breton dans *Du rîfî chez les hommes*, il y a un mot qui traduit très exactement *phaulos*, c'est *hotu* : « Homme ou femme de peu de valeur, peu considérés », lit-on dans le glossaire qui fait suite au roman. Le regard du connaisseur (en hommes et en femmes) a vite fait de juger celui ou celle dont « il n'y a rien à tirer ». C'est le regard que Mario, le souteneur, porte sur les femmes. Mais il n'a pas su voir que le « petit César » qu'il fait venir de Milan « faiblirait » et ferait manquer toute l'affaire. De ces « faibles » dont il n'y a rien de bon à attendre, on peut redouter le pire. Ils peuvent « s'affaler », « s'allonger », c'est-à-dire dénoncer et trahir. C'est en ce sens que la

b

faiblesse elle-même peut conduire au crime, celui qui n'a été ni prémédité ni vraiment voulu : le crime des lâches. La première vertu nécessaire au chef d'une quelconque « bande » est donc bien celle du législateur, celle de l'éducateur, la vertu du politique : le discernement des valeurs. Il importe de bien s'entourer, de savoir sur qui on peut compter. C'est la vertu de l'artisan, celle qui le guide dans le choix des matériaux. Et nous voilà ramenés à l'exemple qui sert à Socrate de point de départ dans l'analyse de la vertu éthique. Le discernement de la valeur des hommes est le plus souvent rapporté à une sorte de « flair ». À cette image commune, Platon entend donner un sens philosophique en faisant du chien l'animal-philosophe par excellence, celui qui sait distinguer l'ami de l'ennemi, aussi ardent à défendre les siens qu'à se battre contre ceux qui les menacent. L'« animal philosophe » perçoit avec un sens très subtil et très sûr ce qui lui est « connaturel ». Ce qui sera le fondement de la philosophie de la connaissance exposée aux Livres VI et VII – la *sungeneia* – est posé ici par Platon comme une vertu de l'intelligence (qui sera analysée comme sagacité – *ankhinoia* – par Aristote). Paradoxalement, elle est aussi nécessaire au brigand – au tyran – qu'au philosophe-roi.

Au Livre IV, Platon établit que la cité juste – et à son image l'âme juste – est nécessairement fondée sur une assise solide, sur les quatre vertus que la tradition appellera « cardinales ». Or ce qui doit retenir ici notre attention, c'est qu'il n'est pas une seule de ces vertus que l'on puisse refuser à un homme capable de grands crimes. Ne faut-il pas une « nature grande et forte » pour entreprendre et mener à bien une action criminelle d'une réelle ampleur ? pour la concevoir, la vouloir, assumer tous les risques de ce qu'on peut appeler un grand dessein ? Ne doit-il pas être « sage en ses conseils » (*euboulos*), capable de prévoir et de commander, capable de dominer par la pensée, d'utiliser et de coordonner tout ce qui peut servir ses desseins ? capable surtout de « saisir » le moment favorable, l'occasion propice, ce que les

Grecs ont appelé *kairos*, dont ils ont si bien vu l'importance décisive en toute action. Ce qui fait l'excellence d'un médecin ou d'un politique, savoir agir au bon moment, est aussi ce qui rendra possible le crime parfait. On est donc obligé de reconnaître au grand criminel cette première vertu, la plus haute, qu'on l'appelle *sophia* ou *phronèsis* : l'excellence de la pensée, principe et moteur de toute action, celle que Socrate nous invite à admirer d'abord dans l'homme de métier. N'est-il pas frappant de voir que cette excellence est celle-là même qui brille dans l'art royal, celui du politique ?

La seconde vertu cardinale, le courage, est celle que personne ne refusera au grand criminel. Elle procède de la pensée, elle est la force même de la pensée, tendue vers l'action comme toute vertu selon Platon, elle est un savoir. Et un savoir-faire, une *tekhnè*. Celui qui est « fort », au sens à la fois platonicien et nietzschéen, « sait » ce qui est redoutable et ce qui ne l'est pas. Et c'est parce qu'il le sait qu'il n'est pas le jouet de la peur. Ni de la douleur ni du plaisir. Aussi est-il nécessairement tempérant (*sôphrôn*). Il paraîtra étrange d'attribuer au criminel la vertu de tempérance (*sôphrosunè*). Elle lui est pourtant nécessaire s'il veut aller jusqu'au bout de ses desseins. Le criminel n'agit pas par impulsion. Il n'est pas le jouet de ses passions. Il sait les dominer. Il en est le maître. Platon définit la tempérance comme un concert, une harmonie, l'accord de la pensée et des sens, la soumission des sens à la pensée : soumission de la « partie brutale qui est en chaque homme », comme le dit Joubert, à la partie rationnelle. Comme les autres vertus, la tempérance est une *tekhnè*, elle est « l'art » de commander, et l'art d'obéir, leur unité en un même sujet.

Ce qui est frappant dans les analyses du Livre IV, c'est que, de tout ce qui est dit des vertus, il n'est rien qu'on ne puisse dire tout aussi bien du meilleur ou du pire des hommes. On n'aperçoit pas ce qui pourrait distinguer le tyran du philosophe-roi. Et Platon semble tenir exactement le même langage que Calliclès et Thrasymaque. Il ne leur

oppose rien. Il ne répond pas à la demande pressante de ses frères l'adjuvant de démontrer, par des raisons qui ne soient pas des opinions tirées des faits (la réussite ou l'échec, le blâme ou l'éloge), que la justice est « en soi » chose précieuse (*timion*) et même la plus précieuse de toutes (*timiôtaton*). À la fin du Livre IV et jusqu'au milieu du Livre V, la « philosophie » n'a pas encore pris la parole. Platon jusque-là parle « en grec », dans une perspective qui est celle d'Homère ou de Pindare. Quand la philosophie paraîtra enfin, ce sera pour détourner l'âme de ce monde et la tourner vers l'Idée, vers cela seul qui est « en soi ».

Mais, en restant sur le plan des vertus « cardinales », ne peut-on pas apercevoir la valeur de la justice et sa supériorité sur l'injustice ? Platon a montré ce qu'était la sagesse, le courage et la tempérance. Mais la justice, il ne l'a pas encore trouvée. « Il est évident qu'elle est quelque part ici » avec les trois autres vertus. Mais nous ne la voyons pas. « Nous sommes tout à fait ridicules, comme les gens qui cherchent parfois ce qu'ils ont dans les mains... En fait depuis longtemps nous nous entretenons de la justice sans nous apercevoir que c'est d'elle que nous parlons. » Platon rappelle alors ce qu'il n'a cessé de dire dans tous les dialogues dits « socratiques » et encore au Livre I de la *République*, à savoir que chacun doit faire dans la cité, ce qu'il est naturellement capable de faire, ce en quoi il peut exceller. Car chacun, chaque type d'homme, chaque « classe », n'excelle qu'en une seule chose qui est sa tâche propre. Ce qui est juste c'est que chacun fasse sa tâche, sans se mêler de celle des autres. Empiéter sur le domaine des autres, sortir de ses attributions, c'est ce qui causerait à la cité le plus grand dommage. Et dans l'âme individuelle tout ce qui détruit le concert, l'harmonie intérieure, est injustice. C'est ce qui arrive quand la multitude turbulente des passions prend le pouvoir dans une âme, ou quand l'ardeur, l'impatience d'agir naturellement agressive que Platon appelle *thumos*, cesse d'être l'alliée de la raison et veut dominer à sa place. Mais Platon ne

répond pas à ses frères en définissant la justice comme l'accord et l'injustice comme le désaccord des trois parties de l'âme, puisque l'âme la plus injuste peut être parfaitement d'accord avec elle-même, comme le dira Plotin. Vouloir avec l'âme tout entière (*sun nolè tè psukhè*), toutes ses puissances dirigées vers une même fin, ce peut-être pour le meilleur ou pour le pire. Et si on prend la justice, non au sens spécifiquement platonicien mais au sens général de respect d'une loi, de soumission à une règle commune, là encore – et c'est Platon lui-même qui l'affirme – même les plus injustes des hommes ne pourront se passer de la justice, s'ils veulent aller jusqu'au bout d'une entreprise criminelle. « Crois-tu qu'un État, une armée, une troupe de brigands, de voleurs ou toute autre bande de malfaiteurs associés pour quelque mauvais coup, pourraient tant soit peu réussir s'ils violaient à l'égard les uns des autres les règles de la justice? »

Le « milieu » que décrit l'auteur du *Rififi chez les hommes* illustre parfaitement ce que dit ici Platon. Dans ce monde il y a une loi. Les truands mettent leur « honneur » dans le respect d'un code. « On dure au moins en le respectant... Et on se fait respecter. » Ils peuvent dire fièrement : « Nous on est régulés. » On n'agit pas « comme les bourgeois » qui ne se privent pas de coucher avec la femme de leur meilleur ami. « Nous les voyous, on ne mange pas de ce pain là. » On remet à chacun sa part. Le « petit César », venu de Milan, par qui les choses ont mal tourné, a droit, lui aussi, à sa part. Il est mort mais il a de vieux parents ; Tony qui mène tout ira lui-même en Italie du Nord à la recherche des « vieux de César ». Ils auront ce qui leur est dû. Et, comme dans la cité platonicienne, chacun reste à sa place. Chacun fait ce qu'il sait faire. À chacun sa tâche. Les femmes le savent. « Elles ne demandent jamais rien, ne sont jamais au parfum des affaires de leur homme et s'il leur arrive de les connaître, c'est par la force des choses. Mais quand leur jules se fait prendre ou se met en cavale, alors là, oui, c'est à elles de jouer... Elles sont prêtes à tout pour soustraire leur mâle à

la justice. Elles ne sont pas toutes aussi régulières, malheureusement ». Qu'un seul – homme ou femme – manque à ce qu'on peut appeler son « devoir » et l'entreprise, la plus habilement mise au point, échoue.

Ce monde n'est plus. L'auteur note bien qu'à la date où le livre qui en est la si vivante peinture a été écrit, en 1953, les relations entre les truands n'étaient déjà plus ce qu'elles étaient avant la guerre. Et en 1992, date à laquelle il révisé son livre, elles ne sont plus du tout ce qu'elles étaient encore au lendemain de la guerre. Ce qui s'efface peu à peu, ce qui bientôt ne sera plus qu'un « mythe », c'est l'« honneur » d'un truand, c'est le respect du code. Ce qui distinguait un « bon voyou » d'un autre. « Un homme est moche ou non », disait-on alors. Et cela seul comptait. On pouvait non seulement établir une complicité mais fonder une amitié. *Dikè* et *Aidôs*, la justice et l'honneur, ce sont, dans le mythe du *Protagoras*, les deux présents que Zeus accorde aux hommes pour qu'ils cessent de s'entredétruire et passent de l'état de nature à l'état politique, à l'« état de droit ». La décadence du « milieu » c'est leur disparition progressive, c'est la « pente de tout gouvernement à dégénérer ». On pourrait écrire une histoire « platonicienne » de la décadence du milieu du crime. S'il subsiste, dans l'âme d'un truand, un sens de l'honneur, c'est un faible reflet, une participation lointaine à ce que Platon appelle l'Idée du Juste, à ce que nous appelons le droit. C'est le même mot, l'adjectif neutre substantivé : *to dikaion*. Si le mot a un sens pour nous, nous sommes platoniciens.

petits formats

mardi 12 août

- Parution du n° 30 de *Corbières matin*.
- 9 h** > sortie pédestre.
Le plateau de Lacamp.
- 11 h** > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Armand Gatti » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 11 h** > atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30** > atelier de philosophie pour les adultes.
- 17 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
« Vertu, tu n'es qu'un mot ! » par M-C. Galpérine.
- 18 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
« Du riffi chez les hommes »,
par Marie-Claire Galpérine.
- 19 h** > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30** > cinéma aux étoiles
Masculin-Féminin de Jean-Luc Godard.
Puis, *Le Rendez-vous de juillet*, de Jacques Becker,
annulé hier à cause de la pluie.
- 21 h 30** > colloque « Crimes et vertus » (suite)
dans la cour de la cave coopérative
Avec Christian Jambet, Guy Lardeau et
Jean-Claude Milner.

Orgue, ou forêt de mémoire

A l'occasion du cycle de présentation organisé chaque soir à l'église Saint-Michel par *Les amis de l'orgue de Lagrasse*, nous avons demandé aux écrivains de passage au Banquet une improvisation libre sur l'instrument.

Aucun musicien ne disparaît derrière son instrument comme l'organiste. En cela réside une fraternité possible avec l'écrivain, du moins celui, s'il en est encore, qui délègue à son écriture le soin d'être loin en avant de lui. Mais souvent l'orgue excède le livre. Certains soirs de mon adolescence, à Lyon, je me glissais dans la chapelle d'un col-

lège à l'heure où le titulaire ne jouait que pour lui seul. Interrogation sacrilège : quel livre m'aurait donné la certitude, que j'avais alors, d'entendre sourdre des pierres une réalité sans autre lieu qu'elle-même, soudain patiemment entendue, révélée, inventée, rotundité interrompue d'éclats qu'elle réintégrait aussitôt, sphère encore perceptible à la pointe des jeux de trompette, loin des doigts invisibles ? Bach, *Fantaisie et fugue*, ou bien le feu glacé des toccatas de Buxtehude, ou de Frescobaldi les fleurs musicales, autant d'éclosions déjà plénières, et le velours acide du jeu de cromorne, et dans la mémoire, autant que les sonorités diaprées, comme à contre-jour d'une rosace, la danse des noms où s'accouplent l'artiste, l'artisan : faux registre, table, tamis, vergettes, porte-vent, souffle où la magie digitale se fond dans l'espoir pneumatique. Pour cela quels mots (comment dire ?), et pour l'air, pour la totalité du passage, du clavier jusqu'à la barrière de tuyaux, la forêt du mitan de la vie, la barrière dantesque ? Et dans la nef de Saint-Séverin, ce jour de marche aveugle et de restaurants grecs, la *Messe* de Couperin réinventée par Chapuis ; au bord du Quartier latin un écho de Vézelay dès la porte poussée, grinçante, hasard au fil de la déambulation, puis une voix chuchote : « Tu sais c'est Michel Chapuis qui répète. » Invisible encore, le petit homme au pull étroit, aux lunettes et aux yeux couleur de glaucome, dont on dit qu'il pose chaque été des rails sur des lignes menacées, lors de chantiers utopiques, avant de revenir à cette intégrale de Bach patiemment distillée, ascèse, mais fruitée, d'un parcours des orgues à travers villes et pays, chaque œuvre enregistrée sur l'instrument qui s'y accorde le mieux. Fulgurance des *Préludes* dans les églises du Nord, tranchant des *Fugues* dans la splendeur de Saint-Maximin, sous la voûte qui tremble et s'effrite, partout le silence intimement pénétré. Masse irradiante et qui diffuse, jamais privée de centre, jamais s'en éloignant, toujours fidèle au noyau de vide qui n'est pas musique mais la suppose, mais l'engendre. Parti pris de l'orgue : une forêt de mémoire, et pourquoi.

> Bernard Simeone

Chaque soir à 19 heures, visite commentée de l'exposition sur la restauration de l'orgue de Lagrasse, visite de l'instrument par Jean-Hugues Guillot.

cinéma aux étoiles

21h 30

cycle vidéo

11h

15h

17h

Masculin Féminin de Jean-Luc Godard

Au cours d'une séquence du film, Paul/Jean-Pierre Léaud déclare soudain dans un souffle : « Je ne sais pas pourquoi je me marre parce que je suis vachement triste. » Cette phrase est ici à prendre au sérieux : le rire, l'euphorie partagée avec l'ami, la curiosité ouverte sur le monde et les autres n'effacent en rien la tentation du repli ni la conscience de la solitude.

Après les couleurs, le scope et l'été de *Pierrot le Fou* qui avaient séduit le public, Godard enchaînait par un film en noir et blanc, austère et hivernal : un essai sur cinq ou six jeunes gens et jeunes filles de la petite bourgeoisie. Le film allait être interdit aux moins de dix-huit ans puisque Madeleine/Chantal Goya, enceinte de Paul, parlait sans ambages d'avortement.

Pas d'apprêt pour ce film-enquête : interviews presque directes des interprètes-personnages, lumière uniforme et plate pour des intérieurs quelconques (cafés, laveries, salle de jeux...), extérieurs-nuit aux sources d'éclairage réduites à des trouées obscures. Le film recrée ce mois électoral de décembre 1965 comme une époque définitivement grise. C'est que la lucidité répugne aux fioritures. En revanche, elle n'exclut pas la cruauté. Seulement Godard partage cette dernière inégalement entre les garçons et les filles : les premiers sont de gauche et dénoncent la guerre du Viet-Nam, les secondes ont les yeux rivés sur le rêve américain et les vedettes de la chanson. Avant l'interview de Mademoiselle Âge Tendre 1965, un carton nous avertit : « Dialogue avec un produit de consommation ».

Cela n'empêche pas Godard d'être équitable quand il s'attache à fixer, souvent avec une précision bouleversante, la sincérité sans protection de filles et de garçons à peine sortis de l'adolescence. Peut-être parce que le cinéaste parvient à ne rien projeter sur cette génération : « Je suis un enfant de la décolonisation. Je n'ai plus aucun rapport avec mes aînés qui sont les enfants de la Libération, ni avec mes cadets qui sont les enfants de Marx et de Coca-Cola ».

En définitive, *Masculin Féminin* est tout le contraire d'un film terne et froid. Il est déchiré et flamboyant, nourri comme *Pierrot le Fou* de la nécessité d'avancer malgré la solitude.

> Francis Desbarats

Armand Gatti un film de Stéphane Gatti et Michel Séonnet

La volonté de l'envol, de ce qui peut faire l'homme plus que l'homme : le désir d'être debout, tendu vers le ciel, avec les mots pour instruments de cette recherche, est au cœur de ce parcours aux côtés d'Armand Gatti : l'enfance pauvre où « les mots verticaux » du père remplaçaient parfois un repas absent ; le maquis en Corrèze, planqué avec trois autres compagnons dans un trou qui est « lieu de naissance » ; le camp – et la première pièce de théâtre entendue, jouée par des détenus, dont le seul texte disait « je suis, j'étais, je serai », et qui lui fit comprendre que le théâtre était quelque chose qui « faisait l'homme plus grand que l'homme » ; le journalisme ; le théâtre ; le travail avec les exclus. Il serait vain de vouloir raconter ici la richesse des parcours et des commentaires inspirés de celui qui, depuis sa rencontre au Guatemala avec l'Indien Felipe tente d'être « un passeur des paroles de l'homme ». Gatti, que de Gaulle avait traité de « poète surchauffé » pour intimer à Malraux de supprimer de l'affiche du TNP *La Passion du général Franco*, dit haut et clair à quel camp il s'affilie : celui de son père, le balayeur anarchiste, « le militant, le combattant, l'homme vaincu », celui des « vaincus en révolte jusqu'à la fin des temps ». Ceux-là, dit-il, rappelant les paroles de l'Évangéliste – « au commencement était le verbe, et le verbe était Dieu » – « nous les invitons tous à être Dieu, et nous pesons nos mots. C'est-à-dire que le langage doit être totalement et complètement un absolu. »

Et puis, comme une conclusion à rejouer « jusqu'à la fin des temps », l'image de ces arbres tendus vers le ciel et, parmi eux, Gatti racontant – métaphore émouvante et forte – l'histoire de la folie de l'anarchiste italien Cafiero qui, nu, tentait de s'envoler vers le soleil.

> J.-C. Z

entretien

La Moindre des Choses

Entretien avec Nicolas Philibert

Nicolas Philibert est venu samedi soir à Lagrasse présenter son film *La Moindre des choses*. Cent cinquante personnes ont assisté à la projection et au débat qui suivit.

— Vous avez, depuis la sortie du film, participé à de nombreux débats et répondu à de nombreuses interviews. Alors que l'on sent votre volonté de chercher la richesse de la singularité d'une expérience — celle du tournage avec les soignants et les pensionnaires de *La Borde* —, qu'en est-il pour vous, dans le cas de *La Moindre des choses*, de la répétition à laquelle vous invite sans doute le système actuel d'accompagnement des films?

— Pour ne pas être dans la répétition perpétuelle, j'essaie de coller au plus près aux questions des gens. À travers les débats, j'apprends, par exemple un tas de petites choses sur la situation de la psychiatrie en France : les gens vous racontent des histoires, beaucoup vous parlent d'eux à partir de ce film-là parce que la question de la santé mentale, de la folie, de l'étrangeté concerne tout le monde. Certains racontent aussi comment ils sont venus voir le film à reculons, avec deux préventions : l'une contre le sujet même du film, l'autre contre le cinéma documentaire. Et puis une barrière tombe. Les échanges ont été très beaux.

Une autre raison qui m'a poussé à faire autant de débats, c'est que je souhaitais soutenir les exploitants indépendants qui défendent les films comme les miens, ou même des spectateurs — car je me suis déplacé aussi à l'invitation d'association de spectateurs. On peut dire que c'est là une raison militante. Les exploitants et les cinéastes, aux deux bouts de la chaîne, se battent pour la même chose : la diversité du cinéma. En accompagnant le film, je ne suis pas dans une démarche de service après-vente. Ce qui compte, c'est la rencontre avec les gens, parce que cela nourrit aussi mes films. Par exemple, l'idée d'aller à *La Borde* m'a été suggérée

par des gens qui avaient vu *Le Pays des sourds*. Il y a une espèce de cohérence entre le fait de tourner le film et les rencontres avec le public.

— À l'avant-dernière séquence de *La Moindre des choses*, vous demandez à Michel, un des pensionnaires de La Borde, ce qu'il a pensé de la représentation théâtrale donnée par et dans l'institution, à laquelle il a participé. Il pointe alors son doigt vers la caméra : « c'est vous qui m'avez rendu malade, la société ! », puis nous invite à nous méfier des docteurs mais rajoute que c'est aussi la société qui le soigne, ce qui est sa manière de rendre hommage à La Borde. Ce qu'il dit là nous semble faire écho aux théories des thérapeutes qui travaillent à La Borde, par exemple à telle déclaration de Félix Guattari quand il reproche à la psychanalyse classique de trop s'attacher au roman familial, à la triangulation de l'Édipe et d'ignorer les « agencements » liés aux multiples aspects de la pression sociale. Aviez-vous posé à Michel une question qui allait dans ce sens ?

— Pas de question là-dessus ! Il a pointé son doigt vers la caméra pratiquement dès que nous avons été en situation de tourner à ce moment-là et il nous a dit ça. Simplement, Michel sait le travail qui se fait à La Borde. Il y était du reste depuis vingt cinq ans et les pensionnaires connaissent le fonctionnement d'autres institutions psychiatriques, et jusqu'où peuvent aller les différences avec La Borde.

— Comment avez-vous envisagé la construction de la fin du film : la représentation théâtrale, puis la séquence avec Michel, enfin les plans du parc, avec les silhouettes qui déambulent, comme au début du film ?

— Je ne voulais pas finir sur la représentation théâtrale : le chemin est plus important que le résultat. C'est pour cela qu'il y a la séquence avec Michel. Mais je ne voulais pas finir là-dessus non plus. Cela aurait donné trop de poids à ces paroles, cela en aurait fait le message du film. Je souhaitais avec les derniers plans de déambulation, revenir sur la souffrance et quitter le film en douceur.

— Cette séquence apaise le deuil de la représentation.



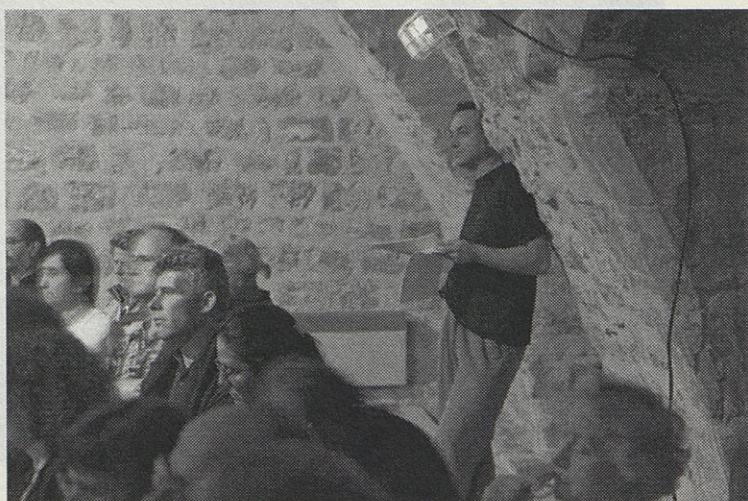
— Oui. Cette question se pose pour le film, de même qu'elle se pose à La Borde pour la représentation théâtrale. Un soignant m'a expliqué combien ce travail de deuil était nécessaire. Une année, ils ont refait du théâtre sitôt après le 15 août, date du spectacle annuel. Cela n'a pas marché. Les pensionnaires ont eu le sentiment qu'on voulait les gaver.

— Dans un de vos entretiens, vous expliquez que, pour vous, il n'y a pas de véritable opposition entre fiction et documentaire, mais entre les « cinéastes qui croient à la rencontre avec l'autre, et ceux qui n'y croient pas ». Pourriez-vous préciser cette opposition ?

— Il y a des cinéastes, ou plutôt des films qui prennent des spectateurs en otage, et ceux qui leur laissent la liberté d'appréhender les choses et cette ligne de séparation traverse aussi les films documentaires.

Propos recueillis par Francis Desbarats et Christian Thorel, lundi 11 août 1997, Lagrasse.

brèves



Lire la philosophie

Il pleuvait fort hier. Le petit cloître était donc inutilisable. Marc Betton, Laurent Manzoni et leurs auditeurs trouvèrent abri dans la salle du cycle vidéo. L'auditoire y gagna d'entendre les deux lecteurs à voix nues. Sous la voûte basse de l'ancienne cuisine des moines, le texte philosophique prenait tout son poids. Si l'année dernière en effet, la voix de Christiane Cohendy lisant *Le Phèdre*, permit à quelques uns de « voir l'âme » de Platon prendre son essor au ciel libre du petit cloître, cette fois-ci Marc Betton lisant *Les Lois* fit voir un oiseau lourd se heurtant à un ciel bouché. C'est que ce Platon-ci est moins à l'aise que l'autre puisqu'il se confronte au réel du crime. On comprenait pourquoi *Les Lois* reste le texte le plus méconnu du philosophe. Marc

Betton l'a ouvert et rendu tel qu'en lui-même : inquiétant.

Laurent Manzoni lut ensuite Marat, et en cerna la radicalité qui permet tous les renversements. Les deux lecteurs ensuite réussirent un exploit avec Kant à deux voix. C'était alors une méditation du philosophe allemand que l'on imagine toujours forcément vieux, mais qui, c'est sûr, ne lâche pas prise aussi aisément.

Sade enfin, et l'on savait dès le début qui du prêtre ou du mourant, de Laurent Manzoni ou de Marc Betton, se ferait culbuter le plus facilement.

> Ph.R.

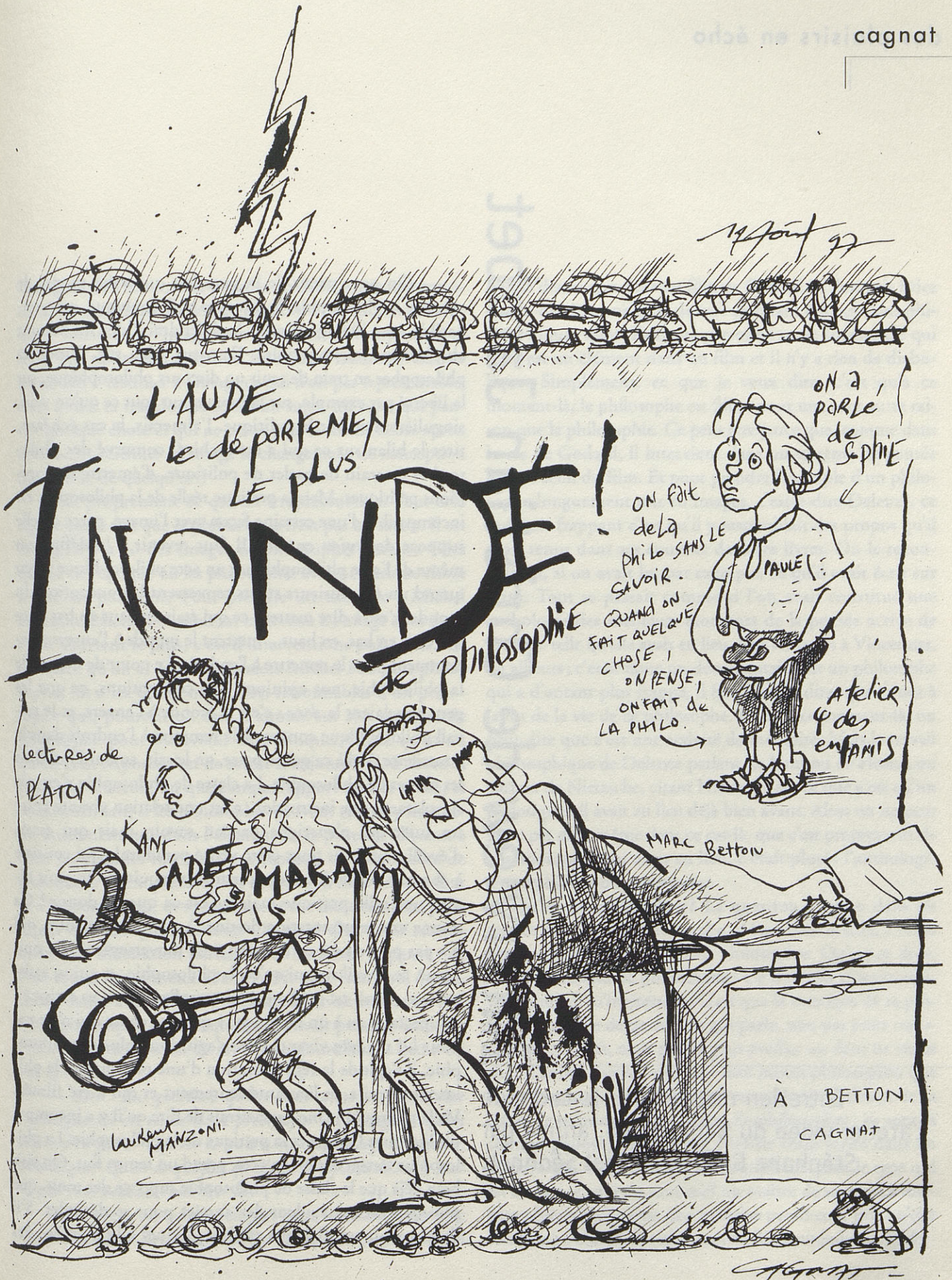


Librairie (suite)

Qu'est-ce qui fait que l'on vende ceci plutôt que cela ? Posons d'emblée que la librairie demeure un des succès majeurs du Banquet, et notons que les libraires n'en sont pas moins dubitatifs. Sur le sujet en effet, on ne peut tenir de thèse, tout au plus avancer des hypothèses. La littérature noire marchera vraisemblablement mieux à partir de vendredi, jour de la rencontre avec Didier Daeninckx et Jean Vautrin. De même les trois jours de philosophie qui s'annonçaient hier ont-ils fait frémir le rayon du même nom. Quoi qu'il en soit, les libraires sont à peu près sûrs que le lieu n'est pas indifférent au choix des achats. Il leur semble que le chaland considère très souvent la librairie comme une exposition. Comment s'étonner alors que l'on y fasse des découvertes ? De ce point de vue, les petites collections qui proposent des textes méconnus de grands auteurs oubliés remportent un succès certain, car on les voit ici mieux qu'ailleurs. De même le rayon enfant est-il aussi celui des trouvailles. Ces données très subjectives étant rassemblées, reste le fait : le chiffre d'affaire est excellent, en progression par rapport à l'année dernière.

> Ph. R.

cagnat



des plaisirs en écho

Interview de Christian Jambet

Entretien réalisé dans le cadre de l'atelier vidéo du Banquet 96, animé par Stéphane Gatti et Michel Séonnet.

— On peut partir de la question qui a été posée, de savoir si la philosophie, le discours philosophique, est compatible avec l'image filmée. Je défendrai l'idée qu'ils sont absolument incompatibles. On peut, bien sûr, filmer les philosophes en train de tenir un discours philosophique, sur la liberté par exemple, sur la morale, sur tout ce qu'on veut, singulièrement sur la politique. J'aimerais, le cas échéant, tirer le bilan sur ce qui a été archivé, conservé des philosophes en train de parler de politique, d'émettre des opinions politiques. Mais la pratique réelle de la philosophie est incompatible d'une certaine façon avec l'image, parce qu'elle suppose des *sujets en acte*. Il faut revenir à la définition même de l'acte philosophique; un acte philosophique a lieu quand un ou plusieurs sujets renversent la conception du monde, c'est-à-dire mettent ce qui était en haut en bas et ce qui était en bas, en haut... mettent le monde à l'envers; évidemment pour le remettre à l'endroit. Le point de départ de la philosophie, nos opinions, nos conceptions, ce que les gens appelaient la *doxa* : c'est le monde à l'envers, et le travail philosophique consiste à le remettre à l'endroit dans la conscience. Voilà ce qui se passe, on le sait, aujourd'hui dans les classes de philosophie. La classe de philosophie n'est pas simplement une instruction, c'est une relation vivante entre un sujet qui n'enseigne pas un savoir, mais qui essaie d'éveiller un goût pour cette vérité paradoxale qui consiste à ébranler par le doute des certitudes acquises. On peut filmer une telle pratique mais qu'est-ce que ça donne? Ça donne une représentation destinée à quelqu'un d'autre, qui n'a pas participé à cette activité de renversement des opinions, ce travail sur soi qu'est la philosophie, et qui va assister à ce travail tel qu'il a été fait par d'autres. Il va assister à un spectacle ou à un reportage, à quelque chose qui n'est pas pour lui un acte vivant. Il ne s'agit donc plus de philosophie, il s'agit de la représentation d'une pratique de la philosophie qui a eu lieu antérieurement et qui a été filmée. Voilà pourquoi je me permettrais de dire qu'il y a incompatibilité entre l'image et la pratique de la philosophie. La philosophie lorsqu'elle est en acte, prend un temps fou. On voit bien déjà que la classe de philosophie suppose des mois, que plusieurs classes veulent des années pour se dérouler. S'il doit y avoir un dialogue philosophique, à la manière des

dialogues de Platon, cela prendra en droit un temps considérable, un temps en vérité infini. Si l'on voulait absolument restituer à l'image une pratique philosophique ce serait une restitution indéfinie. En outre il faudrait – dernier argument – restituer à l'image ce qui n'est pas représentable, c'est-à-dire la transformation d'un sujet, un sujet qui pensait quelque chose et qui ne pense plus la même chose après. Comment restituer à l'image le changement de conception du monde de quelqu'un ?

C'est proprement ce qui est irréprésentable. Tout cela repose sur le fait que la philosophie n'est pas un savoir. Il est vrai qu'il y a eu des images de philosophes parlant. Elles datent de l'époque où les philosophes avaient quelque chose à dire en politique. Pour prendre un exemple : Michel Foucault. Michel Foucault est intervenu à l'image et ce dont on se souvient le plus, c'est d'interventions politiques. Or qu'est-ce qu'on a ? On n'a pas alors Michel Foucault philosophe, on a les opinions droites, raisonnables d'un philosophe qui, pourrait-on dire, s'appuie sur son autorité de philosophe pour intervenir en politique. Or, la question qu'on peut se poser c'est de savoir si aujourd'hui, d'abord la politique a encore un quelconque rapport avec la vérité, et deuxièmement, si les philosophes peuvent encore y intervenir autrement que dans l'élément de la pitrerie. Chacun a dans les yeux les interventions répétées et télévisuelles de gens qui se disent philosophes et qui interviennent sur tout et n'importe quoi, et spécialement sur des situations politiques dont ils ignorent tout. On vient d'en avoir récemment une illustration parfaite avec Sarajevo. Je pense que c'est tout à fait ruineux. Dans l'écrit avec Jean-Paul Sartre, dans l'image avec Michel Foucault, il y avait encore un lien entre philosophe et politique qui pouvait paraître fondé en raison. La question est de savoir si aujourd'hui ce lien n'est pas dénoué.

— *Bien. La question qu'on peut alors se poser c'est – puisque ici on essaie de se préoccuper de l'image et qu'on essaie d'en faire –, qu'est-ce qu'a donc cette image de, disons, diabolique ? Qu'est-ce qui fait qu'elle est incapable de saisir tout ce que vous venez d'énumérer là ?*

— Eh bien, on a des exemples dans les films. Jean-Luc Godard a filmé Brice Parain. Qu'est-ce que ça donne ? Ça

donne des images dans un film de Godard où l'on voit Brice Parain derrière une tasse de café émettant des opinions philosophiques dont d'ailleurs personne ne se soucie. Ce qui reste est un élément dans un film et il n'y a rien de diabolique. Simplement, ce que je veux dire, c'est qu'à ce moment-là, le philosophe est filmé pour une tout autre raison que la philosophie. Ce peut être parce que, comme dans le cas de Godard, il intervient dans un système de pensée qui est celui du film. Et pour prendre l'exemple d'un philosophe longuement mis en images, c'est-à-dire Deleuze, ce qui était frappant c'est qu'il y rassemblait des propos qu'il avait tenus dans ses cours et dans ses livres. On le reconnaissait, si on avait lu, par exemple, ce qu'il avait écrit sur Kant. Tout se passait comme si l'on avait constitué une anthologie des meilleurs moments de la pensée active de Deleuze telle qu'elle avait eu lieu dans ses cours à Vincennes, ou ailleurs ; c'était donc un documentaire sur un philosophe qui a d'autant plus frappé, il faut bien le dire, que c'était à la fin de la vie de ce philosophe. Donc à ce moment-là, on peut dire que c'est une activité de mémoire. Mais le travail philosophique de Deleuze parlant de Kant ou de Hume, ou parlant de Nietzsche, citant Nietzsche sur ce que c'est qu'un philosophe, il avait eu lieu déjà bien avant. Alors on ne peut donc pas dire, même dans ce cas-là, que c'est proprement de la philosophie qui avait eu lieu, c'était plutôt l'anthologie d'une philosophie constituée.

Qu'est-ce qu'on filme ? La question se pose dans les termes suivants : le philosophe, il faut bien le dire, c'est le plus souvent un professeur de philosophie. Qu'est-ce donc qu'un professeur de philosophie ? Ce n'est pas le statut universitaire qui m'intéresse là. C'est que la structure de sa profession est celle de quelqu'un qui parle, non pas pour transmettre un savoir, mais plutôt pour éveiller un désir de vérité chez d'autres sujets – qui sont non moins philosophes que le professeur, parce que les élèves sont, dès le début de la classe de terminale, en position de philosophe ; ils sont là comme philosophes. En eux s'éveille cette vérité dans un rapport qui, le cas échéant, sera conflictuel avec le type qui est en face, et qui est tout sauf un maître de savoir. La maîtrise philosophique est une maîtrise paradoxale puisqu'elle consiste à s'effacer comme maître. Bien entendu, le profes-

seur de philosophie délivre un savoir d'histoire de la philosophie, il fait lire des textes, mais à travers ces textes, il essaie de faire que les gens rencontrent la philosophie et que toute leur vie, surtout s'ils font tout à fait autre chose, ils continuent de la pratiquer à leur manière. Sinon ça n'aurait aucun intérêt car alors une classe de philosophie ne serait que la simple reproduction d'une corporation. Comment filmer ça? Je vous retourne la question : qu'est-ce qui, à l'image, pourrait passer de ce qui a lieu quand les gens pratiquent sur eux-mêmes un travail de transformation, d'exigence de la vérité, c'est-à-dire cessent d'être d'accord avec eux-mêmes? Et c'est là un travail authentique, qui ne doit pas faire plaisir puisque le rapport à la vérité est un rapport douloureux. Comment filmer cette transformation? Je ne dis pas que c'est impossible, je propose simplement des doutes.

— *Mais en même temps, dans votre propos, il y a quand même l'idée que filmer, c'est faire passer du côté de la marchandise.*

— Oui. Il me semble que l'objet, une fois constitué, monté, est transmissible, autrement dit, qu'il est une marchandise puisque aujourd'hui, tout ce qui a une valeur d'usage doit d'abord avoir une valeur d'échange. Pour pouvoir tout simplement être ensuite regardé, il faut bien que ce soit acheté, vendu et délivré comme marchandise. Cela d'ailleurs pose déjà un premier problème : par quel filtre tout ça va-t-il passer pour pouvoir devenir une marchandise universalisable? Et plus profondément, on voit bien que c'est destiné à un sujet indifférent, un sujet anonyme. Imaginons qu'on fasse un CD-Rom sur Kant, ou sur Platon, tout le monde peut acheter ce CD-Rom sur la planète entière, le discours tenu sur Platon ne s'adresse pas à vous comme sujet singulier mais à un être anonyme. Donc ou bien c'est un simple cours documentaire sur Platon, ce qui signifie que la pensée de Platon en est absolument exclue, c'est simplement de la documentation historique, ou alors si ça prétend dire quelque chose de la philosophie de Platon, c'est que ça s'adresse au marché mondial, au client potentiel, autrement dit à l'individu universel. C'est en ce sens que l'aspect économique me paraît important dans l'affaire. Ou alors il faudrait imaginer des circuits qui ne trai-

tent la bande vidéo que comme valeur d'usage, sans la valeur d'échange. Autant revenir au cours, puisque un cours, c'est quelque chose qui a lieu et qui n'a pas de valeur d'échange. Le professeur est payé par l'État, pour ne pas se faire payer par les auditeurs, par les sujets vrais de l'acte philosophique. Ça me paraît très important, la gratuité de l'acte philosophique.

— *Mais vous soutenez quand même l'idée que l'image marchandise pourrait, d'une certaine manière, dénaturer l'approche de la philosophie.*

— Oui. En effet on pourrait se demander pourquoi jusqu'ici la philosophie n'a eu lieu que dans des rapports singuliers, de personne à personne, et a pris depuis le XIX^e siècle la forme du cours, ou du livre. On voit bien que le livre, c'est aussi un rapport singulier. Ce rapport suppose que, dans le livre, le philosophe déploie une pensée systématique; je ne suis pas absolument sûr qu'à l'image elle puisse être systématique : nos propos ici n'ont rien de systématique, c'est pour cela qu'ils n'ont rien de philosophique. Les *Méditations* de Descartes, c'est systématique. Le *Phèdre* de Platon c'est systématique. Est-ce que l'image peut garder quelque chose du système philosophique, c'est-à-dire la cohérence intégrale d'un discours philosophique? Le signifiant philosophique, à l'heure actuelle, est l'un des plus méprisés qui soit. Le philosophe équivaut au type qui parle sur tout ce qu'il ne connaît pas. Et pourquoi? Parce que précisément le philosophe, c'est aujourd'hui celui qui tient le discours de l'opinion, et d'une opinion qui n'a rien de systématique. Quand voit-on aujourd'hui les philosophes sur un écran? Uniquement pour tenir des discours d'opinion : les Serbes c'est mal, les Bosniaques c'est bien, la révolution c'est bien, la révolution c'est mal – bref, des opinions qui n'ont évidemment aucune vérité. Et ils sont là avec leur supplément d'autorité, autrement dit ils sont la figure la plus bouffonne du maître. Mais ils sont là, en plus, comme donneurs de leçons de morale. C'est pour ça – je le disais tout à l'heure – qu'à certains égards, on aurait pu imaginer un rapport à l'image à l'époque où la politique était chose sérieuse, et où l'image était un instrument, dans le fond, de propagande politique. Le philosophe – un philosophe comme Sartre, comme Foucault – utilise l'écrit, ou à certains égards

l'image, pour donner des mots d'ordre ou pour indiquer un choix qui suppose une cassure dans la politique, dans la croyance politique ; mais il n'est pas un donneur de leçons de morale, alors qu'aujourd'hui on a réduit la philosophie à un moralisme plat, et l'image sert à un philosophe à dire aux gens : vous pensez mal, voilà la bonne pensée.

Le philosophe à l'image est en position de moraliste : convocation au titre de spécialiste du jugement moral, énonciation ultra rapide d'un jugement du type « il faut s'engager auprès de... ». Ici la case est vide, ce peut être Sarajevo, demain ce sera autre chose, avant c'était encore autre chose. Conclusion : vous avez eu la bonne pensée. Je ne discute pas du choix, en l'occurrence ce n'est pas ce qui m'intéresse, mais il s'agit de dire plutôt qu'une telle pratique est le contraire même de la philosophie, puisqu'on dit aux gens comment ils doivent penser. Telle est la pire figure de la politique. C'est bien la peine alors d'avoir tant critiqué les pensées politiques qui demandaient d'adhérer, pour produire finalement les pires adhésions sans pensées, quitte d'ailleurs à se démentir le lendemain. Le philosophe se met ainsi, on pourra le vérifier, toujours au service des appareils d'État. On voit comment, toutes les fois que des philosophes ont tenu un discours moral, c'était, par exemple, pour soutenir le nouvel ordre mondial au moment de la guerre du Golfe, ou la philosophie des droits de l'homme, en tant qu'elle est la philosophie spontanée de l'Occident. Laquelle n'est pas exactement le système de pensée de Locke ou de Puffendorf, mais une vulgate autoritaire. Voici une nouvelle figure du philosophe chien de garde. Il s'agit vraiment de ce que disait Nizan : ce sont des chiens de garde. Quelle que soit la pensée, c'est le contraire de la pensée, puisque c'est une injonction à penser comme celui qui est supposé avoir réfléchi à la place des autres. La notion du philosophe aujourd'hui, pour le public, c'est celle de qui est payé pour penser à la place des autres, et qui du coup a autorité pour venir à l'écran vous dire ce qu'il faut faire. Il va se faire filmer à Sarajevo, ou ailleurs, autrement dit, il passe, en plus, pour être plus courageux que les autres, pour être celui qui prend des risques, ce qui est imposture intégrale. On doit récuser le fait que la philosophie ait à être édifiante, pour reprendre la formule de Hegel. La philoso-

phie n'a pas à être édifiante. Et ce dont nous parlons, Hegel l'appelle la bouillie du cœur et du sentiment. C'est cela aujourd'hui qui est proposé comme énoncé philosophique aux gens : la bouillie du cœur et du sentiment. Le philosophe c'est le type qui est avec les « gens bien », contre les méchants.

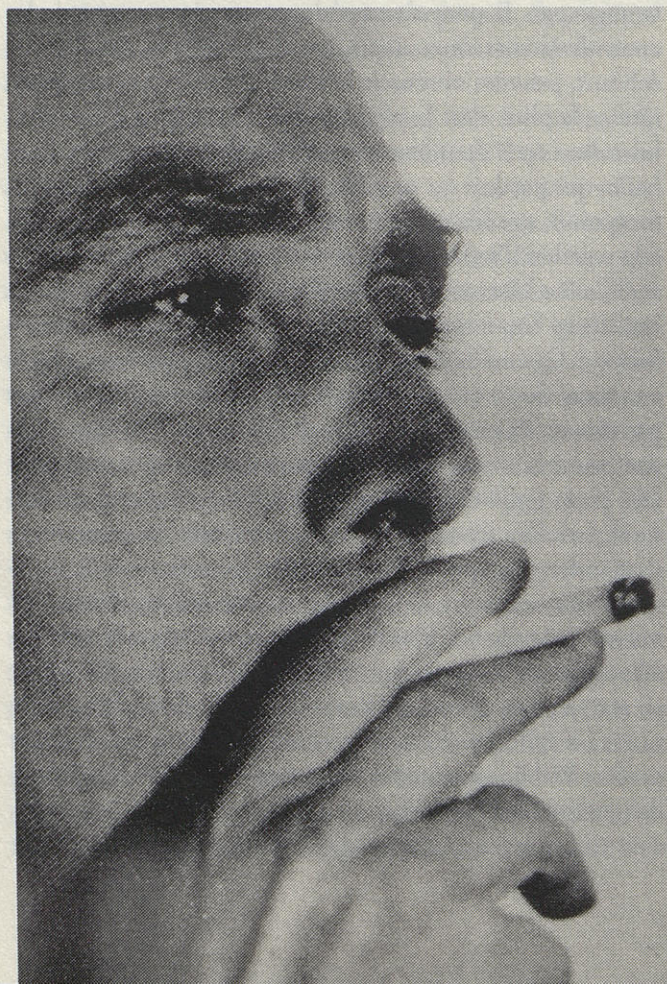
— *Mais alors nous – qui n'avons pas la chance de suivre des cours de philosophie, qui ne pouvons pas vous regarder à la télévision – comment on fait ?*

— On pratique la philosophie dans le rapport avec un livre de philosophie. Ce qui m'intéresse, c'est ce qui se passe quand quelqu'un lit, mettons *Surveiller et punir* de Foucault, pour prendre un livre contemporain, ou *Ainsi parlait Zarathoustra*, ou *La Métaphysique* d'Aristote ; il le lit comme lui seul peut le lire. C'est-à-dire selon un rapport absolument singulier, et peu importe qu'il se trompe ou qu'il ne se trompe pas. Il peut s'armer de commentateurs, mais les commentateurs, eux aussi, sont des filtres qui, le cas échéant, peuvent obscurcir le texte, tandis que ce qui m'intéresse le plus, c'est le rapport difficile qu'on a à un texte, lui-même écrit dans une langue difficile avec laquelle on se bat et qui produit ou un effet de rejet, ou un effet de transformation, qui fait qu'on va vivre avec ce philosophe un certain nombre d'années. Ce qui fait que des gens vous disent : moi j'aime Nietzsche, ou moi j'aime Platon, ou moi j'aime beaucoup Descartes, ou j'aime Sartre, je pense « comme Sartre ». Quand ils disent « je pense comme Sartre », c'est le contraire de ce qu'on décrivait précédemment, ça ne veut pas dire qu'ils ont les opinions de Sartre, ça veut dire qu'ils sont tombés amoureux d'un livre de Sartre. Et ça me paraît être ça, le rapport à la philosophie. Ce pourquoi il est bon qu'il y ait des livres de philosophie, sinon on pourrait se demander pourquoi il y a des livres, pourquoi on lit quelqu'un qui est mort il y a vingt-quatre siècles. Platon est vivant au présent, Platon est un contemporain comme Nietzsche est un contemporain. Ce n'est pas très éloigné de ce qui se passe quand on lit un livre d'un écrivain ou d'un poète, et qu'on y cherche la vérité. Pourquoi est-ce qu'on préfère Verlaine à tel autre ? Pourquoi a-t-on été touché par Aragon ou Apollinaire ?

René Nelli

Où est passé Nelli ?

par Yves Rouquette



Je ne sais trop où est passé René Nelli depuis 1982, mais je suis bien tranquille. Si, *montant au ciel mieux que les aviateurs*, le Christ est bien – comme il l’a dit – parti là-haut nous préparer des chambres, je suis bien certain que Nelli y a trouvé la sienne. Un *hereticus perfectus* tel que lui, même inconsolé, n’a pu qu’aller tout droit au paradis des bons esprits. Du reste le lobe très long de son oreille disait assez qu’il avait achevé le cycle de ses réincarnations. Sans blague.

Qu’il soit vivant ne fait pour moi aucune espèce de doute.

Un certain soir, il m’avait dit, soudain grave et ses yeux dans mes yeux, que mort ou vif il serait avec moi, qu’il me protégerait – et depuis lors il tient parole.

Pas une seule fois je ne l’ai appelé à ma rescousse sans que je me sois trouvé gardé du seul vrai mal – qui est le désamour de qui on aime – et de quelques malheurs annexes : ceux qui vous viennent des médiocres, des jaloux et des médisants qui peuplent le monde des lettres et très particulièrement celles d’oc. Et je ne parle pas de sa présence continue, alors que j’écris ou rêve, jardine ou marche dans le dédale des collines, que je prie ou que je suis en proie au mal-être.

Et puis, il y a son œuvre. Elle non plus ne risque rien. C’est celle d’un explorateur, insatiable et juvénile jusqu’à ses derniers souffles, des mondes les plus proches et les plus méconnus : ces univers que de piètres modernistes, vêtus de marxisme et de corde à faire les pendus, méprisaient ou tentaient de ramener à des schémas provisoirement à la mode.

Il n’y avait pas de citoyen du monde (il avait adhéré d’emblée au message de Gary Davis) plus sédentaire que Nelli. Il bougeait peu et son ancrage dans la planète se suffisait d’un pays de dimensions modestes, Corbières, Minervois, Montagne Noire, Toulousie ; d’une langue en

perdition ; d'une culture d'oc largement à l'état de friche et d'un commerce quotidien avec le visible, ses mythes intérieurs et cet Autre absolu qui est Dieu.

Pour ceux de ma génération – vingt ans pendant la guerre d'Algérie, la trentaine en mai 1968 et lors de la liquidation du Printemps de Prague – il fut un maître-camarade et un camarade-maître à l'immense savoir, aux hypothèses décapantes, attentif et distant, curieux de tout, sereinement désespéré et à l'humour inépuisable.

À l'écouter parler, car il était un parleur merveilleux, à lire ses thèses qui n'avaient pas fait de lui un professeur de faculté, nous avons découvert à portée de nos mains des richesses sans nombre et d'une stupéfiante actualité.

Avec Nelli, le temps ne passait plus. Il ne composait plus qu'un seul bloc où nous étions contemporains de la chute des anges, de la femme primordiale, des magiciens de toute époque, des amoureux d'hier et de toujours, de ceux qui en tout temps et en tous lieux ont cherché dans leur âme la vérité et l'être.

S'affrontant au corpus des troubadours, interrogeant leur art d'aimer, Nelli n'avait pas de tâche plus urgente que de découvrir et de nous révéler comment aimer ici et maintenant, comment entrer par l'autre et dans l'autre dans les voies de l'éternité.

De la même façon, du catharisme dont il avait publié et commenté les textes fondamentaux, Nelli ne se contentait pas de nous faire vivre le quotidien des amis médiévaux de Dieu. Il nous révélait l'incontournable actualité de leur pensée métaphysique. À avancer dans ses *Écritures cathares*, sa *Philosophie du catharisme*, nous découvrions que le Dieu que nous avons adoré, craint et si volontiers détesté – le créateur et souverain maître de toute chose, l'épouvantable Unique de Moïse, de Rome et de l'islam – n'est que la matière éternelle, capable certes de s'organiser de façon prodigieuse, mais en vérité pur néant à la durée indéfinie, mais incapable

d'amour vrai et par conséquent méprisable. À lire et à écouter Nelli, il nous semblait enfin savoir qui nous sommes : des êtres pris entre une éternité fixe et immuable et un temps qui s'écoule sans fin, entre père et démiurge, entre le souvenir des paradis perdus et l'avancée vers le bonheur total à quoi le fatidique nous mène ou, plus exactement, nous aimante.

Mais l'admirable, avec Nelli, n'est point tant dans ses nombreuses études sur l'érotique, l'hérésie, la poésie, que dans les poèmes. S'il y avait un seul livre de lui à lire et à relire, ce serait, selon moi, cette admirable *Óbra poética*, bilingue, que l'Institut d'Études Occitanes a publiée quelques mois avant sa mort. Il y a là des chants d'innocence et d'expérience qui valent bien et qui valent mieux que ceux de Blake. Ils sont ceux d'un homme que tout spectacle éveille à l'essentiel qui est l'amour ; pour qui, comme pour les gnostiques, Porphyre ou Plotin, l'âme n'est qu'attention à elle-même et, par là même, connaissance du vrai ; chez qui, si beau que soit le monde, si éclairant que soit l'amour, si douce et si charnelle que soit l'amitié, la vérité poétique est ailleurs : dans le combat incessant que nous menons contre l'absurde de notre condition mortelle et adérable.

Pour cette lutte non pas contre mais face au destin, tout est mobilisable, tout est mobilisé : la splendeur des nuits d'été, le silence, le bestiaire ordinaire ou fabuleux, les réminiscences montées du plus épais du temps, les plaisirs de l'amour, l'approche même de la mort. Et soudain notre présence au monde se charge de sens : « Pour qui chevauche le temps, le voyage est toujours immobile : la mort n'emporte avec elle que l'étranger qui l'emporte. »

processions

L'ange dans la vigne

par Dominique Blanc

Il y a un quart de siècle, Urbain Gibert, instituteur à Lauraguel, a eu par hasard entre les mains un curieux manuscrit que lui a transmis son collègue de Nébias. Il s'agit d'un cahier factice de quatorze feuillets reliés par un ruban bleu clair. Il était joint à l'acte de vente d'une vigne acquise par une habitante de Peyriac-de-Mer. Son titre : Récit historique des apparitions qu'a eues Pierre Pradel, de Peyriac-de-Mer, qu'il a dictées au sieur François Salles du même lieu ; qui les a écrites mot à mot. Urbain Gibert, collaborateur de la première heure de la revue Folklore dirigée, à Carcassonne, dans les années soixante-dix, par René Nelli et Jean Guilaine, publie ce texte dans le numéro 152, paru au cours de l'hiver 1973. Empreint d'une religiosité sincère et naïve, il mérite d'être entendu dans son étrangeté :

« Le 8 avril 1822 étant le lundi de Pâques, Jean Pradel, habitant de Peyriac-de-Mer, dit à son frère Pierre Pradel : Pierre va-t-en couper avec la faucille un peu de seigle au champ de Matte Caude au-dessus du grand chemin. Aujourd'hui c'est une fête supprimée tout le monde va travailler... tu peux y aller aussi. Alors Pierre Pradel se détermina d'obéir à son frère, et il fut travailler, quoique avec beaucoup de peine et de répugnance, au champ sus dit de Matte Caude ; et pendant qu'il sciait ou moissonnait du seigle, il vit venir à lui un petit personnage d'environ trois



pieds, plus ou moins, d'une grande beauté, ayant le visage petit, habillé tout en jaune, tant des habits que des souliers et du chapeau même ; et il était tout luisant de ses habillements comme s'ils eussent été cirés. Ce personnage ou ange ayant abordé Pradel, lui dit en langue française : — Que faites-vous là ? Qu'est-il aujourd'hui ? N'est-il pas aujourd'hui une grande fête ? Il ne dépendrait que de moi de vous faire rester la faux ou la faucille que vous tenez dans vos mains ? N'avez-vous pas honte et vergogne de travailler aujourd'hui ? Vous vous rappellerez que la fête d'aujourd'hui qui est le lundi de Pâques ; ne travaillez plus cette fête, ni le lundi lendemain de la Pentecôte, ni le jeudi du Corpus ou fête du Saint Sacrement et autres fêtes ci-devant commandées... Alors Pierre Pradel, tout étonné, resta un petit

moment sans lui répondre, et un moment après pris la parole et lui répondit en patois : — Je moissonne de la misère, tout se brûle, tout meurt ; nous aurions bien besoin d'eau. Pierre dit encore à ce personnage ce qu'il souhaitait : — Voulez-vous du pain ? Et ce personnage allongea pour lors la main vers Pradel, et Pradel ayant pris un morceau de pain, le lui donna, ce personnage ayant pris ce pain, le baisa, le partagea, et le donna aux deux chiens de Pierre Pradel qui étaient là, une portion à chaque animal. Alors Pradel dit à ce personnage, pourquoi il fait cela de donner du pain aux bêtes ? Alors ce personnage s'approcha tout près de Pradel, en riant fort gracieusement, et comme, pour ainsi dire s'il avait voulu l'embrasser ; ensuite ce personnage se baissa vers la Terre, comme pour signifier que la terre était en feu, que la terre était extrêmement altérée, qu'elle avait un extrême besoin d'eau ; et comme ce personnage parla en langue française à Pradel, et que Pradel ne pouvait pas bien le comprendre, ce personnage alors commença à donner la bénédiction à la terre, avec la main, et se tournant du côté du levant, du couchant, du nord et du midi ; après quoi il dit à Pradel : — Dans trois jours vous aurez de la pluie ; ce qui est véritablement arrivé au jour fixé. Et ensuite ce personnage fit un grand salut à Pradel, en levant son chapeau et s'en fut, et Pradel le salua de même, en levant son chapeau aussi, et le regardant partir du côté d'un ruisseau : dès qu'il fut dans ce ruisseau, il ne le vit plus. »

« Le 12 avril 1822... Pierre n'étant pas encore endormi, ce même personnage ou ange... lui apparut une seconde fois... et ce personnage s'étant assis sur le lit de Pradel lui dit en langue patoise : Que souhaitez-vous ? Êtes-vous content de la rosée que Dieu vous a donnée ? Pradel lui répondit alors : que nous aurions bien tort de n'en être pas contents et que cette pluie avait bien reverdi la récolte. Puis Pradel dit à ce personnage : Je serai bien charmé de savoir qui vous êtes ? Alors ce personnage répondit trois fois de suite : Je suis

un signe que Dieu vous envoie. Pradel dit alors au personnage s'il voulait qu'on bâtît une chapelle au camp de Matte-Caude où il lui avait apparu en premier lieu. Le personnage lui répondit alors, qu'il n'était pas nécessaire, que c'était trop proche du grand chemin... Pierre lui répliqua s'il voulait qu'on y mit une croix ; ce personnage répondit alors, demain si vous voulez. Pour lors Pradel dit au personnage qu'il n'était pas un garçon qui eut d'argent ni même qu'il ne croyait pas que sa famille en eût. Ce personnage dit alors à Pradel, d'en parler à M. le Maire de la Commune, de le charger de cela, que le Maire avec son adjoint pourraient faire une quête pour cet objet et que personne ne se refuserait à faire cette petite dépense. Et lorsque la Croix sera faite, de la faire bénir, d'y aller en procession et bien dévotement. Ce personnage ou ange dit encore à Pradel que quand il surviendrait de grandes sécheresses comme cette année, quand vous aurez besoin de pluie (dit-il) pour arroser vos champs, vos vignes, allez en procession et bien dévotement à la Croix ; priez le bon Dieu de vous donner ce qui vous est nécessaire pour faire fructifier vos campagnes, et alors vous aurez de la pluie. *< L'ange lui inflige des pénitences pour avoir travaillé le lundi de Pâques >* Alors Pradel s'est soumis de bon cœur à ces trois pénitences et les a faites, et accomplies ponctuellement dans la suite. Dès que ce personnage eut donné toutes ces pénitences à Pradel dans sa chambre un doux sommeil s'empara du susdit Pradel et il s'allongea dans son lit ; mais un petit instant après, Pradel n'étant pas encore bien endormi, il se remue et se remet sur son séant ; et ne vit plus le même personnage, et la chambre ne fut plus éclairée comme auparavant, au contraire, elle était très obscure, et il ne voyait plus rien. »

« Le 3 mai 1822, Pierre Pradel fut travailler à une vigne de Pech Flourieux... Il prit son outil... et dans ce moment le même personnage ou ange qui lui était déjà apparu deux fois, apparut à lui pour la troisième fois... Pradel dit encore

processions

L'ange dans la vigne

au personnage que plusieurs personnes se fâchaient et disaient que nous aurions bien besoin de pluie, sur cela le personnage répondit à Pradel : Avez-vous fait des démarches pour avoir de la pluie, avez-vous fait planter la Croix ? Pradel lui dit alors que ce n'était pas de sa faute et le personnage lui dit qu'il le savait bien. Ensuite ce personnage ou ange dit à Pradel : Vous irez trouver Monsieur le Curé de l'endroit de ma part ; vous lui direz que c'est moi qui vous envoie vers lui, vous lui raconterez tout ce qui vous est arrivé ; vous lui direz encore, qu'il est fort dur à croire toutes mes apparitions, et qu'il a tort de ne les avoir pas crues ; mais qu'actuellement il doit les croire fermement... Le même personnage dit encore à Pradel qu'il ne fit plus comme il avait fait par le passé, en disant et racontant tout son entretien avec lui ; qu'il gardât tout dans son intérieur, hors les choses qu'il voulait que tout le monde sut, car autrement il en serait très blâmé. Ensuite le personnage lui fit une grande morale pendant laquelle Pierre Pradel se mit à genoux auprès du personnage et en pleurant ; le personnage dit encore à Pradel de se rappeler tous les jours tout ce qui lui était arrivé, de toutes ces apparitions. »

« Cependant Pierre Pradel et son frère Jean, impatients de ne pas voir travailler à cette Croix ; de ne pas même voir faire une quête pour cet objet, se décidèrent à la faire faire à leurs frais et dépens. Alors, Noël Théron, de la commune, lui offrit de lui donner gratis la pierre de la Croix ; Jean Pradel, frère de Pierre, fut la chercher avec la charette ; il appelle deux maçons, Pierre Salles et Etienne Salles, frères, pour y travailler, enfin l'ouvrage se commença. Il faut dire ici, que depuis quelques temps le temps était à la pluie, et cependant il ne pleuvait pas dans la commune : il ne pleuvait que dans les communes voisines. Mais à peine cette Croix fut-elle finie et plantée que ce même jour un orage terrible s'éleva dans les airs, le tonnerre gronde, la pluie tombe et verse sur nos campagnes et les arrose abondamment tandis que d'un autre côté, le même orage fait un fracas terrible dans la commune de Portel et de Sigean, voisine

de la nôtre et dévasta une partie de leurs champs et vignes. Quelques jours après, de nouveaux orages s'élevèrent dans les airs, se succédèrent les uns aux autres en différents jours, des grands coups de tonnerre se succédèrent et se firent entendre de part et d'autre ; des hommes furent tués par la foudre. La grêle tombe à l'entour de nous dans les villages de Bizanet, Ornaisons, à Narbonne, etc., dévasta une partie de ses vignobles, causa des pertes immenses et Peyriac-de-Mer est encore jusqu'à ce jour excepté de ces malheurs. »

Dès lors, Pierre Pradel n'a cessé de réclamer la bénédiction de la Croix par le curé du village, comme l'ange le lui avait demandé. Au bout de trois semaines, grâce à une permission spéciale de l'évêque du diocèse, la cérémonie eut lieu. Le 27 mai 1822, de nombreux habitants de Portel, Bages, Sigean, Durban, Villesèque, Bizanet, Treilles, Lapalme et Narbonne se rendirent en cortège à Peyriac-de-Mer pour satisfaire au souhait du mystérieux personnage apparu trois fois à Pierre Pradel. Ce dernier, illettré, a dicté le récit de ces faits mémorables, dont on vient de lire quelques extraits, à François Salles qui les a consignés de sa belle écriture. Puis son frère Jean y a joint la déclaration suivante, datée du 24 juin 1822 :

« Je soussigné déclare, à tous ceux qui verront le présent manuscrit, que les trois apparitions y contenues dans les trois premiers paragraphes, sont très véritables, et qu'il n'y a rien en tout cela que de vrai, ainsi que mon frère Pierre Pradel me l'a assuré, et qui, de plus, m'a prié et ordonné de le certifier et signer pour lui. » *Les habitants des Corbières et des étangs qui se sont rendus, un siècle durant, en procession à la Croix de Peyriac en période de sécheresse, n'en ont jamais douté.*

L'énigme des morts sans corps

Le petit déjeuner avalé, je me douche, j'enfile une tenue « sport » (jean, blouson de cuir et pataugas) et en route. Quand je pense que je viens de refuser la proposition de Luc, une semaine à Saint-Barthélémy, tous frais payés par le conseil général du département de cocagne où monsieur fait le chef du protocole, j'ai le bourdon. Au lieu de ça, je traque une bande d'allumés fascistes qui récitent du *Allah Akhbar* dans les Corbières! Pas malin ma fille! C'est à ça que je pense en remettant ma clé sur le comptoir. La petite Caroline raccroche précipitamment son téléphone. Je lui ai fait peur.

— Non, non, continuez, la rassuré-je. À quelle heure est le dîner?

— Vingt heures... C'était occupé, précise-t-elle en souriant.

Tiens, c'est bizarre, je jurerais pourtant qu'elle était en train de parler! Et puis – déformation professionnelle? – je le trouve un tantinet crispé, le sourire de la fille de chambre. Bon. J'ai besoin de vacances, moi. Pas le moment de penser à ça. Facile à dire. Car, à peine passé le seuil de l'hôtel, mes neurones jouent au marabout-de-ficelle. Allumés de Dieu, moines assassinés, massacre, Saint-Barthélémy...LUC. Je l'ai vraiment dans la peau, ce salaud!

Je fais quelques pas dans la rue. Deux chiens font la sieste sous les tilleuls. Ce village ne devrait pas s'appeler Lagrasse, Lagrasse-Matinée! Il n'est que neuf heures du matin, le soleil cogne déjà comme en plein cagnard, et j'ai laissé mes lunettes de soleil dans ma chambre! Je fais demi-tour. Les lunettes, mais aussi l'ambre solaire... Avec ma peau blanche, il ne faut pas que je plaisante.

Tiens, la petite Caroline n'est plus à la réception. La clé de la 21 non plus, d'ailleurs. Ce n'est pas Lagrasse-Matinée pour la femme de ménage. Je monte au deuxième par l'escalier. Mon côté écolo. La porte de ma chambre est entrouverte. Je la pousse du pied, j'entre. Et je tombe sur la petite Caroline à quatre pattes à côté de mon lit, complètement

Chapitre VI

speedée, fouillant dans mon sac de voyage ! Ça, plus le coup du téléphone, ça commence à bien faire. Elle ne m'a pas entendue. La porte est bien huilée. Deux solutions : lui foncer dessus et la fesser. Me retirer, ni vue ni connue.

Je choisis la seconde, plus en accord avec la philosophie de ma profession. Peut-être Caroline n'est-elle qu'une simple kleptomane, après tout ?

Je dévale l'escalier sur la pointe des pieds, et je me planque dans la petite pièce qui jouxte la réception. Des bruits de gamelle me parviennent de la cuisine toute proche. Cinq minutes plus tard, retour de Caroline. Elle se précipite sur le téléphone. Elle parle à voix basse, mais j'entends distinctement ceci :

— Oui, c'est moi... J'ai fouillé dans son sac mais je n'ai rien trouvé... Peut-être qu'elle est vraiment journaliste après tout... Bon, faut que je te laisse... Quoi ! Non, pas maintenant, je ne peux pas, j'ai du travail. À dix heures, si tu veux, oui. Où est-ce qu'il est ? Chez moi ? Mais il fait chier à la fin ! Bon, d'accord, d'accord...

Elle raccroche. La pièce où je me suis planquée est une espèce de garde-robe avec une fenêtre donnant sur la cour à l'arrière. J'entends Caroline accrocher mes clefs, puis allumer une cigarette. Si elle se pointe, j'ai un placard à ma portée. Je ne sais pas ce que signifie ce micmac, mais je crois que j'ai bien fait de différer la punition de la douce.

J'attends deux ou trois minutes et je profite du passage d'un client pour m'éclipser par la fenêtre sur cour. Miss Caroline ne doit pas habiter bien loin. J'ai une petite demi-heure devant moi. À défaut d'ambre solaire, j'achète un chapeau de paille dans un bazar, je fais un petit peu de tourisme à l'ombre. Ce village regorge de bicoques du XIV^e siècle. Ortega, Marty, Castel, Fallet. Une vraie machine à remonter le temps.

À neuf heures quarante, je m'embusque dans ma Mégane, sur le parking en face de l'hôtel. Caroline sort peu après, coiffée d'un foulard, elle a troqué sa robe de petite bonne modèle pour un futil en cuir et un bustier. Elle porte quasiment le même blouson de cuir que moi. Quelque chose me dit qu'elle tient à un maximum de discrétion. J'ai

bien failli ne pas la reconnaître. Elle traverse la rue et s'engouffre dans une 4L rouge garée au bout du parking. Sa voiture dégage une épaisse fumée blanche. Tu ferais bien de surveiller ton joint de culasse, ma cocotte. Je déboîte discrètement. Grâce à ma perruque rousse de danseuse du Crazy Horse, je suis méconnaissable.

Et nous voilà parties. La conduite de Caroline est sportive et comme je ne peux pas la suivre de près, je manque plusieurs fois de me laisser distancer. La 4L au panache blanc fait deux ou trois cents mètres sur la route de Carcassonne et la quitte pour une vicinale sur la droite. À l'opposé, on aperçoit la masse imposante de l'abbaye. C'est la route qui mène au camp Lamar. La vue est dégagée, je lui laisse prendre un peu de champ. Y aurait-il changement de programme ? Au bigo, elle a parlé d'un rendez-vous chez elle. À moins qu'elle n'habite carrément chez les fondus ?

Je suis très vite fixée.

C'est une maison de pierre avec une tonnelle, au bout d'un chemin sinueux bordé d'oliviers.

J'ai planqué la Mégane dans un chemin qui descend vers la rivière et j'ai fait le reste du chemin au petit trot. Mon petit sac à dos est ultra-léger. Il y a un bordel indescriptible dans la cour. Je comprends très vite de quoi il s'agit : une bagnole démantibulée jusqu'aux essieux, avec toutes les pièces détachées dispersées dans un rayon de dix mètres. Ça me fait penser à Depardieu dans je ne sais plus quel film avec Catherine Deneuve. Je me mets à l'affût derrière une haie, je sors une paire de jumelles de mon sac à dos. Tout ça n'a pas l'air d'affecter Caroline. Je la trouve assise sur un banc en osier. À côté d'elle, un type en short et Marcel, vingt ans maximum, type maghrébin. Bon sang, ce n'est tout de même pas un des agents ? Arrête de délirer, Stéphanie Tyller. Il ne traînerait pas sur un banc en pleine campagne ! Je commence à patauger salement. Caroline le serre dans ses bras. Il pousse de petits cris, il gémit. Je règle la mise au point. J'ai l'impression que le type pleure. Oui, c'est ça. Caroline passe une main dans ses cheveux crépus, l'embrasse sur le front, les joues, mais il la repousse assez violemment. Caroline, déséquilibrée, tombe par terre. Elle

se relève et lui assène une gifle magistrale. Le type est collé au mur comme une crêpe.

— Fais pas chier, Nourredine!

Caroline a carrément hurlé. J'ai failli me manger mes jumelles. À sa place, je n'en mènerais pas large. Mais non, le type trépigne juste, les poings serrés le long du corps, il a les larmes aux yeux. C'est lui qui a le trouillomètre à zéro.

Caroline va jusqu'à la 4L garée devant la carcasse auto, à mi-chemin entre la haie et la maison. Elle prend un objet sur le siège avant droit. Une boîte ovale en fer blanc. Elle ouvre la boîte. Les yeux rivés aux jumelles, j'assiste à l'opération, médusée.

Briquet, petite cuillère, garrot, coton hydrophile, seringue et tout le toutim...

Caroline tapote la seringue pour chasser l'air. Geste pro. Elle cherche une veine à la saignée du coude et injecte le shoot. Le type se laisse piquouzer en fermant les yeux. Je fais la moue. Ça me rappelle une sale histoire qui traînait dans les services, il y a quelques années. Un brave petit anarchiste qui en savait un peu trop sur les magouilles d'un néo-mafieux corrézien, et qui s'apprêtait à faire profiter les journaux de son savoir. Les collègues du service élimination, les équarisseurs, comme dit le boss, lui avaient injecté un super fixe qui l'avait directement envoyé au ciel. Quand je repense à cette histoire, je ne suis pas très fière de servir la France.

Bon. Au moins une partie de l'énigme est-elle résolue. Mais si ce type est simplement un pote de Caroline -son amant?- je ne vois pas trop le rapport avec la fouille de mes bagages. Et encore moins avec les Mirtillon's Brothers.

Tout cela est terriblement obscur.

Le type est complètement stone. Scotché au banc. Tout son corps palpète intensément. Caroline fait un saut dans la maison, revient lui murmurer quelques mots à l'oreille. Le type hoche la tête en ayant l'air de s'en foutre royalement. Je range mes jumelles, j'en ai assez vu.

Caroline repart, laissant le junkie sur son banc.

La 4L me passe sous le nez quelques secondes plus tard. Il m'a semblé que Caroline parlait dans un portable. C'est fou ce qu'elle est organisée, pour une fille de chambre.



Je laisse s'écouler cinq minutes et je sors de ma cachette.

Je fonce droit sur le junkie allongé sur le banc. Je le secoue par l'épaule.

— Tu m'entends, Nourredine?

Totalement dans les vapes, l'ami. J'insiste quand même, d'abord en y mettant les formes, puis en le baffant rudement à la façon de Caroline. Au bout de sept ou huit minutes, je finis par obtenir cette réponse sybilline :

— C'est supra good, Caro, choukran...

Je le chahute encore un peu, en vain. Autant demander à un trotskiste de réciter la prière du para.

La maison est fermée à clé. Je fouille dans les poches de son pantalon. Nada. Bon sang, mais il ne va quand même pas passer la journée dehors, en plein cagnard? Qu'est-ce que ça veut dire? Elle a fait exprès ou quoi?

Une petite idée me trotte par la tête. Aller chercher la Mégane et embarquer Nourredine, histoire de l'interroger dans un coin tranquille quand il sera un peu plus « praticable ». C'est une bonne idée, mais si ce type n'a rien à voir

avec l'affaire qui m'amène, autant remettre ma démission dès maintenant !

Je cogite encore en regardant le pauvre type délirer sur son banc et finalement je décide de partir.

J'ai cogité tellement fort que je n'ai pas entendu le bruit du moteur de la Mercedes qui s'amène dans la cour.

Deux portières claquent presque simultanément. En descendant deux hommes en tunique Mao. Un mastodonte, le frère jumeau du gardien du camp Lamar, mais en plus baraqué. Et un petit avec des yeux porcins et une gueule de vian-dard. Ils s'avancent vers moi, menaçants.

— Hé, hé, j'crois qu'on va bien s'amuser avec miss *Herald Tribune*, fait le monstre. Qui c'est qui commence ?

— Avant notre maréchal ? s'étonne le petit.

— On lui ramènera après, t'inquiète. On ne va pas la lui abîmer.

— Et la colonelle, qu'est-ce qu'elle va dire, la colonelle.

— T'inquiète pas pour elle, va.

— Bon, ben, y'a qu'à tirer à pile ou face.

— T'as une pièce ? ricane la bête.

— Non. Tu sais que c'est interdit à la Communauté.

— Bon, eh ben, on va la tirer à pile *et* à face, ha-ha-ha-ha !

Ils marchent vers moi en ricanant de plus belle. Ils sont vraiment odieux. Ils sont à peine à deux mètres à présent. Dans mon petit sac à dos, il y a mon arme de service, mais je suis incapable de bouger. De toute façon, c'est trop tard, je n'aurais pas le temps.

Je sens la patte du monstre qui se pose sur mes épaules. Il tire sur le haut de mon blouson. Un gargouillis sort de mes lèvres. De l'autre main, il commence à défaire sa braguette. Le petit agite sa main avec un geste obscène en poussant des petits cris aigus. Je suis morte de trouille. Je pense à l'autre veinard en train de faire du voilier à Saint-Barthélemy aux frais de la princesse...

— Arrêtez !

La personne qui a crié est debout derrière les deux salopards, elle tient un fusil entre ses mains. Elle est sortie de la

Mercedes sans faire de bruit, ou alors elle est tombée du ciel, ça revient au même.

— Ben quoi, colonelle, si on peut plus s'amuser !

Au bout du fusil, il y a une sirène dont les longs cheveux de jais tombent en cascade sur le dos, elle est vêtue d'une combinaison de stretch qui lui colle à la peau.

Elle me sourit intensément.

Elle claque des dents, deux fois. Comme des coups de fouet. Elle en impose vraiment.

Je m'aperçois que le bout de son fusil est tout fumant.

Je m'aperçois que c'est son fusil qui a claqué des dents, en fait.

Je regarde les corps des deux débiles mentaux allongés par terre, à quelques centimètres du camé endormi, et je comprends qu'il s'est passé quelque chose d'irréversible. Ils ont chacun un trou au milieu du front. Je n'ai rien vu, rien entendu, aucun coup de feu. Le camé non plus évidemment. Le junkie, j'ai peine à le croire, ronfle comme un sénateur.

Je commence à réaliser que c'est cette incroyable apparition qui m'a sauvé la vie.

L'apparition sourit. Si on peut appeler sourire cette façon de montrer les dents comme une lionne. Elle fait lentement glisser sa crinière sur son dos. Une perruque.

Et c'est seulement à ce moment-là que je reconnais Philomena, l'Espagnole aux cheveux crépus, l'historienne de la Secte des Bienheureux.

Je ne sais pas si elle, elle m'a reconnue, avec ma perruque.

(à suivre)

la pintade

« À l'étal du volailler, la pintade se remarque parmi les poulets blancs. Venue d'Afrique, elle est restée bronzée – d'où son air de gibier, qu'elle est restée là-bas.

Gibier, elle l'est, de goût. À cause de sa nourriture? Peut-être. Elle mange des grains, mais elle mange aussi des insectes. Comme le faisan, parfois.

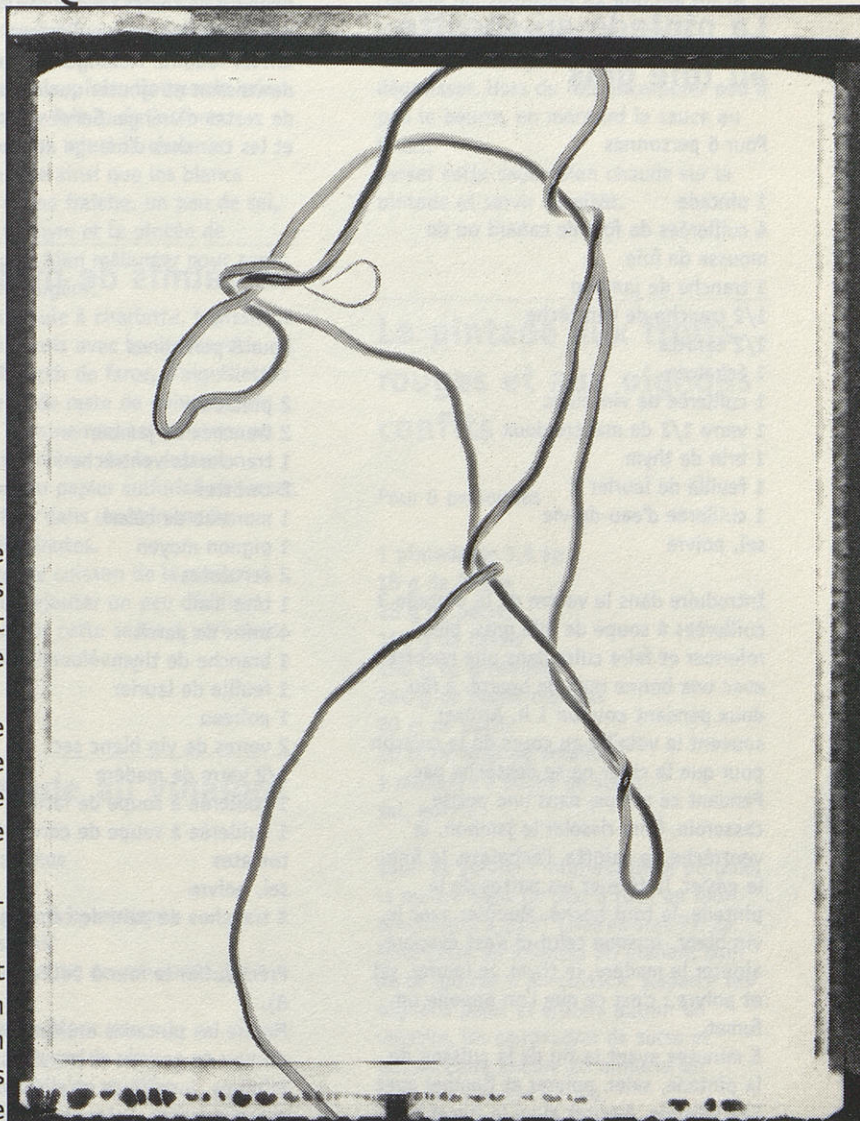
Sa nuance s'accommode à merveille de la couleur des choux.

La pintade n'est pas comme tout le monde : couvrir n'est pas son fort. Chez nous – et à condition qu'on le leur demande – les dindes et les poules acceptent de couvrir les œufs de la pintade.

Le dictionnaire Quillet explique ainsi le manque de goût de la pintade pour le couvage : elle serait « souvent dérangée par le mâle ». (Dommage qu'un bon romancier n'ait pas choisi ce sujet.)

N.B. : Comme la perdrix, la pintade cacabe. (C'est sa façon de parler.) (Réf. : Quillet.) »

Pierre Dumayet



par Sabine Minard
et Colette Olive
illustration Michel Redon

recettes

La pintade en cocotte au foie gras

Pour 6 personnes

1 pintade
4 cuillerées de foie de canard ou de mousse de foie
1 tranche de jambon
1/2 tranche de ventrèche
1/2 carotte
1 échalote
1 cuillerée de vin blanc
1 verre 1/2 de madère doux
1 brin de thym
1 feuille de laurier
1 cuillerée d'eau-de-vie
sel, poivre

Introduire dans le ventre de la pintade 3 cuillerées à soupe de foie gras, bien refermer et faire cuire dans une cocotte avec une bonne noix de beurre, à feu doux pendant environ 1 h. Arroser souvent la volaille au cours de la cuisson pour que la chair ne se dessèche pas. Pendant ce temps, dans une petite casserole, faire rissoler le jambon, la ventrèche, la carotte, l'échalote, le foie, le gésier, la tête et les pattes de la pintade, le tout haché. Mouiller avec le vin blanc, lorsque celui-ci s'est évaporé, ajouter le madère, le thym, le laurier, sel et poivre : c'est ce que l'on appelle un fumet.

5 minutes avant la fin de la cuisson de la pintade, saler, poivrer et flamber avec l'eau-de-vie. Ajouter alors le fumet au madère et une cuillerée à soupe de foie gras pour épaissir.

Faire dorer à la poêle des croûtons de pain dans du beurre. Servir la pintade découpée, arrosée de jus onctueux et entourée des croûtons grillés sur lesquels on étale le foie gras qui a cuit en même temps que la bête.

Une variante de pintade en cocotte : à l'orange. Faire cuire la pintade 1 bonne heure, en cocotte, entourée de quelques noix fraîches en fin de cuisson. Préparer

pendant ce temps un fumet (voir plus haut), ajouter un jus d'orange sanguine, laisser réduire. Mélanger ce fumet au jus de cuisson et ajouter quelques petits dés de zestes d'orange. Servir avec les noix et les tranches d'orange autour.

Le salmis de pintade

Pour 8 personnes

2 pintades
2 tranches de jambon
1 tranche de ventrèche
2 carottes
1 morceau de céleri
1 oignon moyen
2 échalotes
1 tête d'ail
4 brins de persil
1 branche de thym
1 feuille de laurier
1 poireau
2 verres de vin blanc sec
1/2 verre de madère
1 cuillerée à soupe de farine
1 cuillerée à soupe de concentré de tomates
sel, poivre
8 tranches de pain de campagne rassis

Préchauffer le four à 240° (thermostat 8).

Mettre les pintades entières au four avec un peu de graisse et les y laisser 20 minutes, jusqu'à ce qu'elles soient presque cuites. Saler et poivrer. Découper les pintades et garder les morceaux bien au chaud. Réserver le cou, la tête, les pattes, les os du dos, le foie et le gésier pour préparer la sauce salmis.

Faire roussir longuement dans une casserole, avec une noix de beurre, le jambon et la ventrèche coupés en dés, avec les carottes, le céleri, l'oignon, les échalotes, le poireau, le thym et le laurier, le tout en menus morceaux. Ensuite ajouter l'ail et le persil hachés. Lorsque le tout est bien doré, y joindre

les os et les abattis, ainsi que le concentré de tomates afin de donner un ton plus chaud au mélange. Saupoudrer de farine, bien remuer pendant 5 minutes, puis verser très lentement un verre de vin blanc. Lorsque celui-ci est évaporé, rajouter un second verre, puis mouiller avec le bouillon. Laisser cuire doucement, à couvert, pendant 1 heure. Passer le tout au moulin à légumes, goûter et rectifier l'assaisonnement, saler et poivrer s'il y a lieu. Verser le madère et laisser cuire encore 20 minutes à feu très doux avec les morceaux de pintade.

Mettre pendant ce temps les tranches de pain à dorer, à la poêle, avec du beurre. Dresser les canapés sur le plat de service, avec un morceau de pintade sur chacun, napper de sauce salmis et servir brûlant.

On peut accompagner ce plat de champignons revenus à la poêle (des cèpes ou à défaut des champignons de Paris frais) et de pommes de terre rissolées à la graisse de canard.

La pintade à la fine du Languedoc

Pour 8 personnes

2 jeunes pintades
50 g de beurre
1 petit verre de fine du Languedoc
20 cl de crème fraîche
1 cuillerée à café de fécule
8 tranches de pain de campagne rassis
huile, sel, poivre

Découper les pintades en morceaux, les faire revenir avec un peu de beurre dans une cocotte jusqu'à ce qu'ils soient bien dorés. Les flamber alors avec la fine, hors du feu. Remettre la cocotte sur le feu et laisser cuire pendant 45 minutes à petit feu. Surveiller la cuisson pour que cela ne brûle pas.

Juste avant de servir, verser la crème

recettes

fraîche mélangée à la fécule et faire prendre un bouillon pour que la sauce épaississe un peu.
Faire dorer à l'huile les tranches de pain. Servir les morceaux de pintade posés sur les canapés, et nappés avec la sauce. On peut accompagner ce plat de champignons de Paris revenus au beurre.

La charlotte de pintade

Pour 6 personnes

1 pintade de 1,5 kg
1,250 kg de poivrons rouges et jaunes
1 oignon
2 gousses d'ail
100 g de mie de pain rassis
10 cl de lait
4 cuillerées à soupe de crème fraîche épaisse
2 blancs d'œufs
3 cuillerées à soupe d'huile d'olive
20 cl de vin blanc sec
2 cuillerées à café de fond de volaille déshydraté
1 pincée de quatre-épices
2 pincées de thym
sel, poivre

Faire griller les poivrons dans le four. Lorsque la peau se boursoufle et devient noire, les sortir du four, les laisser refroidir et les peler. Les couper ensuite en lanières. Les réserver.
Mettre la pintade assaisonnée dans un plat allant au four, la faire cuire 20 minutes à 240° (thermostat 8). La laisser tiédir, puis enlever la peau et retirer les blancs pour les couper en aiguillettes. Saler, poivrer et réserver au frais. Prélever, puis hacher la chair de la carcasse ainsi que celle des ailes et des cuisses. Réserver au frais.
Dans une cocotte, faire revenir à l'huile d'olive la carcasse et les os, avec l'oignon et l'ail hachés. Lorsque le tout est bien doré, mouiller avec le vin blanc

et un peu d'eau. Pour corser cette sauce, ajouter le fond de volaille. Laisser cuire à petit feu 30 minutes.

Pendant ce temps, faire tremper la mie de pain dans le lait, puis l'essorer. Incorporer cette mie à la chair de pintade hachée ainsi que les blancs d'œufs, la crème fraîche, un peu de sel, de poivre, le thym et la pincée de quatre-épices. Bien mélanger pour avoir une farce homogène.

Prendre un moule à charlotte, tapisser le fond et les parois avec les lanières de poivrons. Remplir de farce, d'aiguillettes de pintade et de reste de poivrons, en alternant. Terminer par les poivrons et rabattre les lanières sur le dessus.

Couvrir avec du papier sulfurisé et tasser. Mettre au four dans un bain-marie pendant 45 minutes.
Filtrer le jus de cuisson de la carcasse, faire bouillir, ajouter un peu d'huile d'olive et servir cette sauce à part avec la charlotte démolée.

La pintade au vinaigre

Pour 6 personnes

1 pintade de 1,5 kg environ
10 gousses d'ail
1 cuillerée à soupe de concentré de tomates
2 verres de vin blanc sec
1 verre de vinaigre de vin
75 cl de bouillon de volaille
150 g de beurre
sel, poivre

Couper la pintade en morceaux que l'on saupoudre ensuite de sel et de poivre. Les faire dorer légèrement dans une sauteuse, avec 50 g de beurre. Lorsqu'ils ont pris une jolie teinte, ajouter les gousses d'ail écrasées. Déglacer aussitôt avec le vinaigre et le vin blanc, et faire réduire à feu vif. Mouiller alors avec le bouillon, ajouter le concentré de tomates, couvrir, réduire le feu, et laisser cuire 25 minutes.

Dresser les morceaux de pintade sur le plat de service et tenir au chaud. Faire réduire le jus de cuisson et le dégraisser. Hors du feu, incorporer peu à peu le beurre, en montant la sauce au fouet.

Verser cette sauce bien chaude sur la pintade et servir aussitôt.

La pintade aux fruits rouges et aux oignons confits

Pour 6 personnes

1 pintade de 1,5 kg
15 g de farine
15 g de beurre
150 g de cassis
150 g de groseilles
250 g de petits oignons
20 cl de porto
20 cl de fond de volaille
1 cuillerée à soupe de sucre
sel, poivre

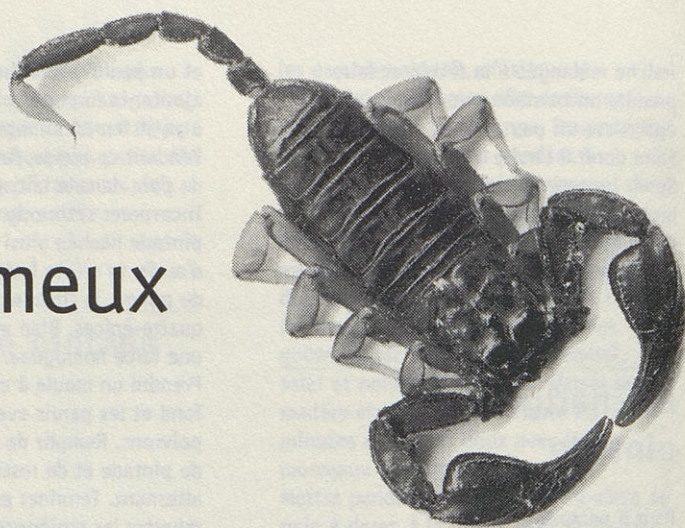
Saler et poivrer l'intérieur de la pintade, la mettre dans un plat à rôtir au four préchauffé à 210° (thermostat 7). La faire cuire 30 minutes en prenant soin de la tourner à mi-cuisson. Répartir les oignons pelés et entiers autour du volatile, les saupoudrer de sucre et laisser cuire encore 20 minutes en arrosant souvent de jus.
Lorsque la pintade est cuite, la retirer du plat ainsi que les oignons et réserver au chaud.

Jeter le gras de cuisson et déglacer le plat avec le porto et le bouillon de volaille. Faire réduire ce jus de moitié, puis incorporer le beurre manié par petits morceaux, en fouettant. Quand la sauce est liée, ajouter les groseilles et les cassis.

Réchauffer sans bouillir et servir avec la pintade découpée, entourée des petits oignons confits.

dards

Les animaux venimeux des Corbières



Le scorpion noir.



Le scorpion jaune occitan.

Si une certaine répulsion existe à la vue des araignées, des scorpions et des serpents, c'est que dans l'imaginaire collectif, il s'agit toujours d'animaux venimeux ou malfaisants. En France, seules la vipère et la veuve noire (araignée noire tachetée de rouge) peuvent être mortelles pour des personnes sensibles ou allergiques. Les piqûres de scolopendres (mille-pattes très communs de 8 à 10 cm de longueur), d'abeilles, de guêpes et surtout de frelons s'avèrent en général beaucoup plus douloureuses que la plupart des piqûres d'araignées et de scorpions et peuvent même parfois entraîner la mort. En France, les cas de mortalité due à une morsure de vipère (en moyenne, 2 à 3 décès par an) sont moins importants que ceux causés par des piqûres de guêpes.

Cannibalisme chez l'épeire fasciée

Très nombreuses, les araignées se rencontrent partout : dans les maisons bien sûr, mais aussi dans des terriers, sous les pierres et parmi la végétation. Hormis la célèbre veuve noire, présente en région méditerranéenne et en Corse, qui peut être très dangereuse pour l'homme, les autres araignées de France sont tout à fait inoffensives. Contrairement aux idées reçues, elles ne sont pas toutes noires et velues. C'est pourquoi, j'ai choisi de vous présenter l'épeire fasciée, assez commune, et que vous ne manquerez pas de croiser lors de vos pérégrinations dans les environs.

L'épeire fasciée femelle (*Argiope Bruennichi*), appelée

aussi argiope-fasciée, argiope-frelon ou argiope-guêpe, ou bien encore araignée-zèbre, se singularise par un superbe corps bigarré de jaune, de noir et de blanc. D'une taille avoisinant les deux centimètres, elle tisse dans les haies, les buissons, les grandes herbes ou les lisières de forêts, des toiles géométriques pratiquement invisibles. Il s'agit en fait d'un véritable piège à insectes. Notre araignée tisserande se poste à l'affût au centre de sa grande toile circulaire dans l'attente d'une proie. Dès qu'un imprudent malchanceux s'est pris dans la toile gluante, l'épeire bondit sur lui et le ficelle. Une fois le prisonnier tué ou paralysé par une piqure venimeuse, l'araignée injecte dans sa victime une salive qui liquéfie les tissus avant qu'ils soient aspirés. Si un mâle, beaucoup plus petit que la femelle (environ 1/2 cm), s'approche d'elle en dehors de la période d'accouplement, il subira le même sort. De toute façon, il ne perd rien pour attendre car, tôt ou tard, son instinct sexuel lui fera perdre la tête pour rejoindre sa bien-aimée, si l'on peut dire. Après l'accouplement, l'inconscient sera liquéfié et absorbé mais sa dépouille témoignera toutefois de son dévouement à la reproduction de l'espèce.

Chaque jour, ou après destruction de l'édifice suite à une capture par exemple, l'épeire détruit sa toile, récupère la soie, la recycle avant de reconstruire une nouvelle toile toute neuve et tout aussi performante.

Les scorpions des Corbières

Il existe deux scorpions indigènes : le scorpion noir qui fréquente entre autres les habitations lagrassiennes, que l'on pourrait appeler scorpion des villes, et le scorpion jaune du Languedoc qui a élu domicile sous les pierres des garrigues qu'on dénommera scorpion des champs. Les scorpions se caractérisent par deux bras munis de pinces appelés pédipalpes et surtout une queue terminée par un dard. Si l'injection de venin par certaines espèces tropicales peut être mortelle pour l'homme, les scorpions présents en France sont tous inoffensifs.

Le scorpion noir à queue jaune (*Euscorpius Flavicaudis*), se nourrissant d'insectes principalement, se rencontre communément à l'intérieur des maisons méditerranéennes. De taille réduite (3 à 5 cm), sa piqure à l'aide de son aiguillon

caudal n'est absolument pas dangereuse. Tout au plus, elle provoque une douleur bénigne passagère.

Le scorpion jaune languedocien (*Buthus Occitanus*), ou scorpion occitan, reste caché durant la journée. Comme tous les scorpions, il réserve son activité à la période nocturne. Lors de vos promenades estivales, amusez-vous à soulever les pierres dans les milieux ouverts, chauds et secs, afin de dénicher un de ces arthropodes à huit pattes de 5 à 7 cm de longueur. Mais attention, gare à la piqure, car même si elle n'est pas dangereuse, elle s'avère toutefois très douloureuse et peut provoquer chez certains sujets des complications temporaires (fortes fièvres, paralysies locales, etc.).

Les principaux serpents de la région

Toutes les couleuvres de la région méditerranéenne sont complètement inoffensives. Quant à l'aspic qui représente un réel danger, il n'est pas agressif, il est même craintif. Lorsqu'il y a morsure, c'est toujours par accident. Peu répandu dans les Corbières, il affectionne particulièrement les terrains rocaillieux et pierreux ensoleillés.

Pratiquement toutes les couleuvres de France se rencontrent dans l'Aude : la couleuvre de Montpellier, qui est vraiment le serpent de la région, la couleuvre vipérine, domiciliée près des plans d'eau, la couleuvre d'Esculape, grimpant dans les arbres et associée aux disciples d'Hippocrate, la couleuvre à échelons, qui se distingue par ses motifs dorsaux, etc. Malheureusement, la couleuvre de Montpellier paie un lourd tribut à la circulation routière car c'est elle que l'on rencontre fréquemment, écrasée sur les routes des Corbières, au printemps.

Que faire en cas de morsure ou de piqure ?

Garder son calme et consulter un médecin dans les meilleurs délais. Le remède de « bonne femme » qui consiste à frotter la plaie avec trois plantes différentes, quelles qu'elles soient, peut toujours être appliqué, mais un traitement médical s'impose dans tous les cas.

> par Patrick Valette, technicien forestier de l'Office National des Forêts.

Onze inédits pour le Banquet

la fuite au-delà

Une femme a perdu son fils et fuit. Elle est ici dans un jardin, à La Nouvelle-Orléans.

Comment osait-elle prononcer le mot d'agonie alors qu'il n'y en avait pas eu pour lui ? Que la seule chose dont elle pût se féliciter était que la hâte de la mort la lui avait épargnée. Mort hâtive et sans façons des cataclysmes. L'horreur de cette cueillette sanglante, « ce que tout mon être se formant en berceau avait pour vocation d'empêcher ! », s'introduisait en elle de sa pointe effilée, la fouaillait, l'évidait jusqu'au cerveau. Le partage entre les vivants et ceux qui ne le sont plus était, en cet instant, pour l'enfant la mort, pour la mère l'agonie. Et Suzanne avait nommé cela « première nuit d'une liberté » ? Elle était dans la banalité de la lumière nocturne, dans son récitatif, son bourdon, le ciel campait à la romaine, c'était la première nuit qu'elle passait sans médicaments et elle ne la passait pas.

Qui a jamais parlé de belle étoile ? Dormir dehors présente tous les inconvénients du sommeil et tous ceux de la nature. Suzanne atteignit le jour comme le naufragé l'île déserte. Elle le vit se lever privé de tout ce qu'un Robinson volontaire ou involontaire aurait lui-même perdu à son réveil. Elle était sans maison, sans toilettes, sans baignoire, sans café, sans aucun de ces petits *deus ex machina* indispensables qui sauvent miraculeusement de la saleté, du brouillard mental, de la crainte d'être surprise accroupie et qui laissent à la vraie tragédie la possibilité d'un développement pur. Elle avait sommeillé par soubresauts, avait été piquée par les bestioles, par les moustiques, courbatue par le

par Natacha Michel

rêche ciment, trempée par la rude rosée, et réveillée chaque fois qu'une lampe s'allumait autour d'elle dans les maisons de deux étages qui formaient le caravansérail fixe qui l'entourait, comme si chacune avait été la lanterne sourde de ceux partis à sa recherche.

Si elle avait escompté un soulagement de sa première nuit de fuite elle ne l'avait pas trouvé. S'éveiller, quand on est libre de tout chagrin inconsolable, c'est retrouver l'acquiescement que le monde donne à votre vie, son blanc-seing. En vous offrant un jour de plus le destin vous lance dans l'espace avec recommandation et vous vivez votre journée avec le sentiment d'être protégé en haut lieu. Depuis son malheur évidemment Suzanne ne se réveillait pas ainsi. Il ne faut pas croire que le sommeil ayant pesé sur elle de son poids, c'était maintenant le deuil qui pesait, dès qu'elle ouvrait les yeux, de son poids absolu de réalité plénière. Ni que le malheur s'ôtait comme une prothèse, il passait sa propre nuit à côté de l'affligée dans un verre d'eau. Plus juste aurait été de dire qu'elle dormait avec lui comme avec un poignard, dont les drogues qu'elle avait prises jusqu'à cette nuit la protégeaient comme le fait un manteau roulé en garde, freinant l'avancée de la pointe pour qu'elle ne s'enfonce pas plus loin qu'elle ne le faisait le jour. Et le poignard dirigé vers sa poitrine continuait de la blesser, mais avec fantaisie nocturne, dessinant des huit scarifiants et ne lui permettant que de bouger très peu. Parce qu'elle ne l'avait pas oublié en dormant, elle ne retrouvait pas son malheur. Même dans ses rêves elle ne le travestissait pas, il l'accompagnait, intact, énorme, seul horizon, muraille unique qui enfermait ensemble sa vie diurne et sa vie nocturne. À l'intérieur de cette muraille, le malheur subissait des modifications, mais pas de celles, secourablement amplifiantes, qui font que le suborneur contre lequel on a lutté avec effroi dans le songe se résorbe la lumière venue en paisible flanc conjugal. Le malheur dans le rêve même se dressait tel quel. Jamais elle ne rêvait que son fils n'était pas mort, jamais le

rêve ne lui offrait de remise de peine, de moment d'illusion. Peut-être ce qui fait le malheur d'un grand malheur est qu'il vous voue au réel, qu'il vous laisse sans « imagination ». C'est pourquoi la vie de Suzanne ne lui apparaissait plus comme un tout, un mouvement, une forme, celle qu'elle avait su donner au fait d'exister. C'est pourquoi elle n'avait plus de passé. À aucun moment elle n'était « avant », au contraire « l'après », et c'était la seule malice du rêve, s'étendait à toute la vie de Suzanne : le fils avait toujours été mort et ce que le rêve apportait n'était qu'une généralisation du désastre dont Suzanne ne pouvait distraire un temps où il n'avait pas eu lieu puisque, au réveil, ce temps où il n'avait pas eu lieu succombait sous la charge de ce qui était arrivé. D'ailleurs invoquer le temps du bonheur, au lieu de la soulager, eût été terrible manquement à la loi de réalité qui était de savoir son enfant mort, manquement si terrible qu'elle reculait devant l'atroce prix à payer : l'apprendre à nouveau comme si elle ne le savait pas.

Ou bien l'enfant – le jeune homme – était aussi mort en rêve que dans la réalité mais avec raffinement : les seules fantasmagories que le rêve se permettait était de le lui montrer mort et revenant de chez les morts, mais ne pouvant séjourner auprès d'elle qu'à condition qu'elle ne le dise à personne et qu'il reste pour tous aussi mort qu'il l'était. Et jamais elle ne pouvait s'éveiller en s'exclamant « ce n'était qu'un mauvais songe » avec ce soulagement où on se rend compte que l'abîme dans lequel on tombait n'était que la vallée d'un drap. À la fin du sommeil, elle retrouvait le poids du deuil et était pesée sur cette terrible balance, pas comme dans un jugement dernier, au milieu d'une foire bruyante comme quelqu'un glissant le long de toboggans différents mais communiquant entre eux reprend sa glissade quand il pense avoir enfin touché terre.

Elle glissa dans le jour et ce n'était pas la terre. Elle était recrutée, salie, pleine de ce sentiment de grange mouillée

Onze inédits pour le Banquet

qu'exhale la nature dans son cycle, ses vêtements avaient curieusement joué et la serraient. C'était l'aube ouvrant des ailes geleuses de papillon à grands ocelles indéchiffrables, l'aube que toute la vie de Suzanne avait chérie, qui ne lui offrait rien d'autre, à la fois à portée de flèche et inaccessible comme la lumière dans un conte de Melville, que la lampe de chevet de Léone, matinale.

Il était six heures mais pas un instant il n'y eut ce miracle : que les petits inconforts de la vie soient les tuteurs d'une grande douleur, exigeant cette préséance où faire disparaître les premiers atténue la seconde. Ce n'est que parce que Suzanne ne voulait pas prendre le chemin qui conduisait au Dionysos noir, le clochard de la veille, qu'elle se décida à se lever.

Au moins, se dit-elle, dans cette situation, pas de valse des objets. À quelle vitesse, depuis le malheur, sa dextérité de vivre s'était embarrassée. Oh, le tracé erratique de ses gestes, là-bas, en France, son double cherchait un cendrier pour une cigarette, chasse-mouches du charnier (car depuis la nuit, l'affreuse première nuit, elle fumait, oh combien elle fumait, trouvant une sorte de réconfort à partir un peu en fumée et son premier mouvement au réveil était d'aller quérir un cendrier), rencontrait l'inutile stylo, le papier, le livre, inutiles, et dans une inepte distraction, comme si la première conséquence du désastre eût été de faire de Suzanne l'être le plus futile du monde, le double lâchait le cendrier, s'emparait du stylo, du papier, du livre, puis à leur tour les déposait, pas dans une réserve – la table –, n'importe où, et l'instant d'après, refaisant à la recherche d'un réceptacle pour la cendre le trajet, il les retrouvait, résultat non d'une quête, preuve d'une défaillance. Elle qui « avant » n'oubliait rien, dont la fierté intime s'enorgueillissait de retenir l'endroit précis où une chaussette dépareillée attendait son sauveur, c'est-à-dire l'autre chaussette, en qui une standardiste pour la vie subalterne renvoyait les appels des objets sans jamais se tromper de fiches, perdait tout depuis qu'elle avait

tout perdu, pléonasme moqueur et impitoyable des choses. Oui, sa main pédagogue qui jadis ramenait les objets à la raison, les égarait tous. Depuis le malheur, elle était devenue incapable de se ralentir comme si vivre la projetait à une vitesse toujours plus grande vers la seule évidence, contre son mur où elle s'écrasait et, phénix négatif, renaissait à la même souffrance. Et en même temps, il lui fallait pour chaque geste, comme pour une horloge, retrouver la lourde clef qui permettait de le remonter, de le faire aller. Ses actions, ses mouvements avaient cessé d'être naturels, ils ne battaient plus contre son existence en une franche rumeur océane. Ils étaient là, face à elle, distincts, exigeaient, mais vidés de tout sens, de toute intention, les rituels maladifs des enfants qui n'enjambent que certaines rainures des trottoirs. Elle devait pour accomplir les gestes élémentaires mettre en place l'appareil maniaque, quoique sans manie, par lequel l'obsessionnel dispose son couteau à telle distance de sa fourchette et ne peut manger s'il a fait autrement. Vivre désormais devait être traité comme une manie pour qu'elle vive et, pour se lever de son lit, pour faire un pas dans le corridor qui menait à la douche, là-bas chez elle, là où ils attendaient son retour impossible, son ombre qui s'éveillait, son ombre qui se levait, devait être attentive aux opérations qui n'étaient plus familières, vigilante à les exécuter de force puisque ce qui était le fondement du familier avait été brusquement ôté.

Comme soudain la bouche d'une personne choquée à qui on offre une gorgée d'alcool avoue par l'ovale de dégoût qu'elle dessine qu'elle a été durant des années buveuse d'eau pure, la bouche du double de Suzanne, se formant là-bas sur le bord de la tasse de café en une grimace involontaire, confessait le venin de l'avenir et que sa plus vieille habitude n'avait pas été celle de vivre. Car, qu'il s'agisse de son double à des milliers de kilomètres ou d'elle en cet instant dans le mont des Oliviers du jardin de Léone, même si le couple qu'ils formaient n'avait pas oublié, même si, ni en rêvant ni



en dormant, ils n'oubliaient, chaque jour nouveau, au lieu de les éloigner, les rapprochait de leur malheur et procédait à la transsubstantiation par quoi, entre la Suzanne heureuse, insouciant (la Suzanne minimalement apte à l'existence), et la Suzanne frappée, s'intercalait, pire qu'un contresens paléontologique où un crâne méditerranéen terminerait un squelette africain, une Suzanne inconnue, en qui la douleur ne venait pas s'ajouter à l'équipage vital mais le déroutait impitoyablement.

La brigade des consolateurs, pas encore devenue la secte des consolés, avait, pleine d'emportement généreux, donné une raison au phénomène : une pareille mort, sans troubles, sans occasion, sans mauvais air, révoltait par son non-sens, son inanité. C'était la révolte devant l'injustice, l'imbécillité de cette mort vraiment accidentelle que le contresens du temps personnifiait. Suzanne n'avait éprouvé nulle révolte, cela aurait été infidélité à l'endroit de l'état réel, perte du

dernier lien. Ce n'était pas la révolte qu'elle craignait, mais de n'avoir pas entièrement compris qu'il était mort, d'avoir encore à le comprendre, d'avoir laissé échapper un point de vue, un angle où il ne l'était pas. L'ascèse de la douleur, et la seule économie qu'on puisse en faire, est de la subir toute : l'amoindrir ne jette pas dans le mensonge, jette dans la folie.

Témoin cet instant où contemplant une photo de lui, une photo de lui datant de 1990, il avait dix-huit ans, un abominable va-et-vient s'était établi, un ignare massage humain entre le jeune homme qui était mort, qu'elle savait mort, et celui de la photographie un moment épargné. C'était ce sourire, le sourire de la photo, il souriait, c'était la signification unique de ce sourire qui avaient disparu et il fallait que Suzanne fit entrer ce sourire particulier – cette photo particulière et ce moment particulier où elle la regardait – à son tour dans la mort. Comme il faut apprendre à une maison qui ne connaît pas votre deuil qu'il a eu lieu et

la maison baisse lentement la tête, Suzanne devait enseigner sa disparition aux effigies de son fils. C'était par un phénomène semblable que le temps qui marchait au lieu de s'éloigner se rapprochait. Elle devait apprendre au temps que son fils était mort et le temps rebroussait chemin.

Perdre un fils, parmi toutes les pertes classées, peut remporter la palme d'être contre nature car il y a une nature des malheurs. De toute autre mort, on part pour aller vers la sienne propre, de celle-là on ne pouvait partir, elle traçait autour de vous un cercle que rien ne parvenait à enjamber. Puisque tout son corps, toute son âme avaient reflué en elle, pourquoi le temps n'en aurait-il pas fait autant ? Il refluaient lui aussi, signe d'apocalypse quand les fleuves remontent vers l'embouchure et l'embouchure vomit ce qu'elle devrait laisser couler, que les oiseaux rampent et les mammifères volent.

Un oiseau d'ailleurs rampait près de Suzanne et il rampait en rond. Elle était bien dans un cercle et celui clair et net que sa fuite avait voulu tracer, cercle expérimental, cercle où elle eût pu non s'observer mais revivre, possédait un même pouvoir ensevelisseur que le premier. Elle voulut les distinguer, tourna la tête, dessinant contre le sol le profil des juifs pieux à l'agonie qui se tournent vers un mur, vers le mur. Alors, parce que la nuit en plein air ne l'avait lestée que d'une dérélition de plus, elle renversa le grand sac qui lui avait servi d'oreiller et d'édredon à la fois, chercha frénétiquement la Bible. C'était une petite Bible bleue que pour la rendre plus attrayante on avait ceinte d'une ceinture qui imitait le jean. Elle l'avait achetée. Oh, elle l'avait achetée quand son enfant était scout. Depuis qu'il était mort, elle la lisait non pour y trouver la foi mais parce que c'était le seul livre à voix forte qui fût aussi forte que celle de la douleur.

Elle lut Josué. Phrase à phrase quelque chose s'agitait en elle : ni la foi ni celle du livre. C'était que par lui quelque chose de la mécanique de Suzanne se dégrippait, quelque chose d'insensible grâce à quoi elle parvenait à faire un pas.

Un pas puis un autre pas jusqu'à la marche. Il n'y aurait nulle salvation pour elle, nulle transformation ni renaissance, les pas étaient ce qu'elle pouvait espérer. Sa vie désormais serait celle-là une marche sans fin, une fuite puisque la fuite se fait avec des pas. Le soir où on lui avait appris son malheur, dans une sorte de stupeur, de béatitude inverse, d'extase contraire et hyperlucide, d'écrasement absolu et dans la conscience exacte de ce qu'elle était à jamais frappée, au milieu de la nuit elle avait pris un bain. Bain funèbre. Bain funéraire et intransitif.

Elle prit un bain. Elle avait eu pour cela l'idée. Une idée toute simple. Une chambre à son nom n'était-elle pas retenue par Léone et les dames professeurs au Royal Orléans ? Elle s'y était rendue à six heures trente du matin et le portier appartenant à l'équipe de nuit lui avait sans étonnement tendu la clef. Car c'était vraiment au Royal Orléans dans lequel il était avant sa fuite prévu qu'elle descende qu'on l'avait le moins cherchée. Avec un étrange sentiment de possession elle entra dans une chambre qui n'était plus à elle. Elle comprenait bien que désormais n'était à elle que ce qui n'était pas à elle. La chambre où elle n'était pas venue était la seule où elle pouvait se tenir.

Dans une autre vie, une vie qui n'aurait pas été interrompue par la souffrance, une vie où avoir passé la nuit dehors aurait été justifié par un goût pour le sport, le camping, relevé de la prouesse, du pari, ou de l'imprévoyance, elle se serait jetée sur le lit. À la fois pour soulager ses articulations endolories et parce que si une maille de l'existence file, fait un trou à son bas, qu'absence, défaillance, contretemps vous prennent par la nuque et la tournent de force dans une direction inconnue, le mieux est de reprendre là où on s'est interrompu et le sommeil. Il est le seul dans l'existence qui feint de vous donner une seconde chance. Son don de seconde vue n'est pas de nous mettre en contact hirsute avec notre inconscient, mais de nous relever de l'insupportable obligation de vivre, de l'implacable mission



d'exister à chaque instant et d'observer l'ordre descendant qui va de la naissance à la mort. On dort et on rattrape autre chose que sa fatigue. Avec le sommeil on peut recommencer, effacer, réparer, s'offrir un second temps. Il est l'unique situation où l'on est à la fois chef d'orchestre et orchestre et où le premier peut dire au second qu'il y a eu erreur et qu'il doit reprendre une ligne plus haut. C'est pour tout cela que Suzanne ne se jeta pas sur le lit, un grand lit qui ne ressemblait pas à une calèche à capote rose sous laquelle, dans l'hésitation qui l'avait retenue sur le seuil de la chambre, elle avait cru voir rassemblé tout ce qu'un voyageur innocent peut craindre d'un voyage au sud façon *Autant en emporte le vent*.

Au contraire, rectangulaire, froid, le lit ressemblait bien davantage à un jeu de cartes avant qu'on les ait distribuées ou battues quand, resserré sur lui-même, il est gris, usé et ne présente à la vue que l'ostensoir ou la lampe à huile stylisés qui lui servent de sigle et de couvre-lit. L'impression rose ne venait que d'une gravure suspendue au-dessus. Le reste de la chambre était libéralement impersonnel, table tout en coin, télévision, bar, étagères, miroirs qui étaient aux miroirs ce que la Photomaton est à la photographie et ne retenaient de vous que ce qui sert à remplir les rubriques d'identité sur les passeports. Yeux, cheveux bruns, menton ovale. La table taillée dans de la matière plastique semblait elle aussi n'avoir été placée là que pour relever l'empreinte de votre pouce. Suzanne appuya le sien dessus et, fleur japonaise qui se dilate dans la vapeur humaine, les stries de son pouce apparurent un instant visibles puis s'enfoncèrent dans les profondeurs du plexiglas, aussi mystérieuses et riches de révélations à retardement qu'un poisson qui a avalé une bague. Étrange combien dans cette chambre gorgée d'anonymat, c'était celui du visiteur, du voyageur, qui était le mieux préservé comme si la pièce avait été un conservatoire de l'impersonnalité, un Pompéi possible pour le quelconque et le passager. Il aurait suffi d'un tremblement de terre et à jamais

le pouce de Suzanne, le corps quelconque de Suzanne eût accédé à un anonymat éternel. Et contradictoirement en même temps, comme tout dans cette chambre appelait à dire qui l'on était, l'encrage minuscule de la vapeur dégagée par la peau sur le plexiglas, la multitude des petits objets, qui font d'une chambre d'hôtel une variante de la dînette enfantine (verre d'eau, carafe, fruits, pâte dentifrice, peigne, bonnet de douche, petits savons, serviette imprégnée de laque à faire briller les chaussures), qui, chacun, criait « mangez-moi », « utilisez-moi » et déclarait son nom propre. Étrange contraste entre le bavardage des choses et le silence des hommes. Étrange contraste entre leur éparpillement et les deux positions que l'ordre de la chambre d'hôtel prescrit : la verticale et l'horizontale.

Mais Suzanne ne choisit pas le lit, elle choisit la baignoire. Il y avait dans l'eau qui la recouvrait, où elle aurait pu s'enfoncer, ce degré moindre, cette strate inférieure, enfin accessibles qui seuls lui convenaient. L'eau qui la recouvrait, la tête et les orteils dépassant, avait quelque chose de possiblement mortuaire qui lui convenait ; elle permettait à Suzanne, elle était le seul élément au monde qui l'autorisât, de figurer son état, d'être en accord avec lui, de ne pas se trouver obligée de le revendiquer par la parole, l'explication ou les larmes. L'eau était la seule à qui Suzanne ne dût pas prouver son malheur et la désormais inhumaine condition qui était la sienne. L'eau disait bien plus cordialement que le pépiement des petits objets « avec moi » ou « sans moi ». Elle était l'inattendu symbole de la précarité particulière de Suzanne : non précarité de l'angoisse ou de la déroute, mais celle de l'arrêt. L'eau bougeait et était immobile, elle bougeait tout entière sans éclaboussure, sans mèches : comme dans un renversement, comme le bateau qui oscille bord sur bord (il est faste que la plus exacte métaphore de l'eau soit le bateau) ; elle était immobile et immobiles avec elle le devoir de vivre, la tentation de mourir. Elle les maintenait en équilibre, empêchait que l'un prît le dessus sur l'autre,

que l'un fasse de force disparaître l'autre. Elle était le contraire de la volonté, du volontarisme, sans flatter l'inconstante faiblesse. L'espèce de remords ou de peine qui avait aussi saisi Suzanne quand elle avait pénétré dans la chambre, remords ou peine de femme adultère avait-elle cru, de celle si vite infidèle à ses vœux, vœux de pauvreté, vœux de fuite, qu'un instant elle avait cru démentis par ce retour si prompt à la vie passée, aux goûts, aux façons d'être passées, se dissipait à la vitesse de la baignoire. Suzanne ne revenait pas sur ses pas, elle ne s'offrait pas un sursis, une halte. C'était la fuite qu'elle avait voulue, la fuite avec la baignoire plutôt qu'avec un bâton de pèlerin. Elle avait eu besoin de fuir dans une baignoire et avec cette terrible capacité actuelle à accomplir ce qui lui était nécessaire, à n'aller que de nécessité en nécessité, et comme on va de réussite en réussite, allant du désastre au désastre, avec cette aptitude au miracle, à créer le miracle depuis qu'aucun miracle ne serait désormais possible, devenue pareille dans son ordre à celui qui invente les bonnes martingales le jour où il renonce au jeu, ayant besoin d'une baignoire, elle s'était donné une baignoire. Bien sûr, cela arrangeait à merveille un problème épineux, celui de son apparence, bien sûr encore un jour, celui qui était haut levé maintenant, elle pourrait prétendre à ce qu'elle voulait, chercher le travail qui convînt, échapper à l'indignité ostentatoire du vieux Neptune (le clochard). Elle ne se reprochait pas d'avoir pris cette chambre sous son nom ancien, comment aurait-elle pu faire autrement, encore moins de repasser sa jupe et son chemisier sur le repasse-pantalon, ni même de sortir du lourd sac les poèmes de Rilke sur les morts précoces, ce n'était pas la même Suzanne qui les lisait puisque comme certains dieux fécondent les mortelles durant leur sommeil, elle durant son bain, la Suzanne en fuite s'était emparée de la Suzanne perdue ¹.

1. Bonnes feuilles extraites de *La Fuite au-delà* (titre provisoire).

mardi 12 août

- Parution du n° 30 de *Corbières matin*.
- 9 h** > sortie pédestre.
Le plateau de Lacamp.
- 11 h** > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Armand Gatti » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 11 h** > atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30** > atelier de philosophie pour les adultes.
- 17 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
« Vertu, tu n'es qu'un mot ! » par M-C. Galpérine.
- 18 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
« Du rîfî chez les hommes »,
par Marie-Claire Galpérine.
- 19 h** > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30** > cinéma aux étoiles
Masculin-Féminin de Jean-Luc Godard.
Puis, *Le Rendez-vous de juillet*, de Jacques Becker,
annulé hier à cause de la pluie.
- 21 h 30** > colloque « Crimes et vertus » (suite)
dans la cour de la cave coopérative
Avec Christian Jambet, Guy Lardeau et
Jean-Claude Milner.

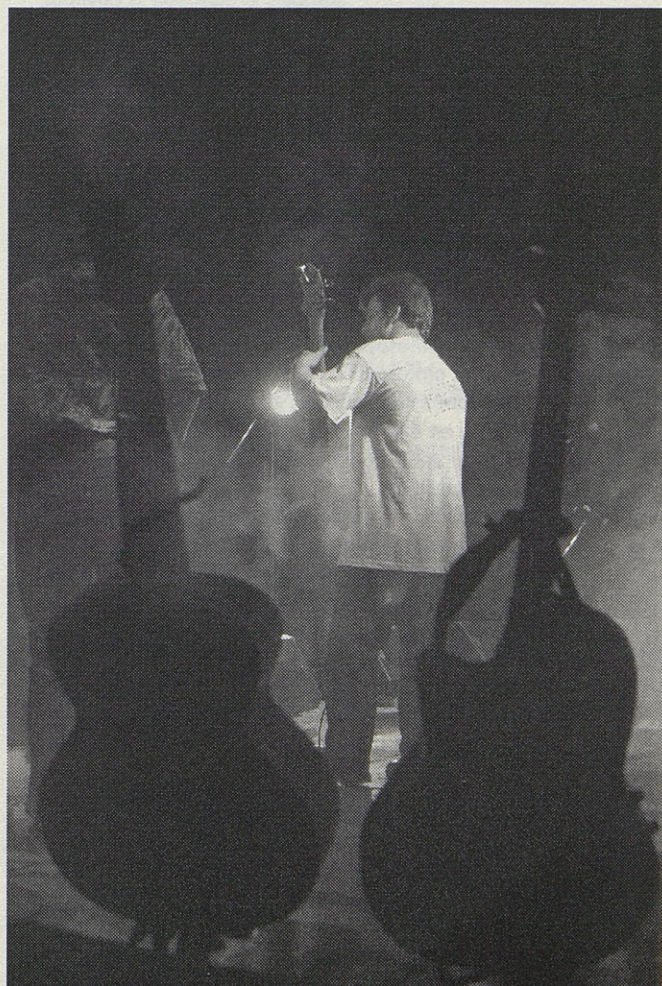
mercredi 13 août

- Parution du n° 31 de *Corbières matin*.
- 9 h** > sortie pédestre.
Le GR 36 de Durfort à Termes. Le plus beau sentier
de l'Aude!
- 11 h** > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Emmanuel Bove » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 11 h** > atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30** > atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
Lecture de textes de Dostoïevski.
- 18 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
« Dostoïevski, crime et innocence »,
par André Marcowicz et Nicole Zand.
- 19 h** > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30** > cinéma aux étoiles
Corps à cœur, de Paul Vecchiali.

jeudi 14 août

- Parution du n° 32 de *Corbières matin*.
- 9 h** > sortie pédestre.
Course d'orientation sur le plateau du Lauza. Déroutant.
- 11 h** > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Doris Lessing » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 11 h** > atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30** > atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
Lecture du *Sexe et l'effroi* de Pascal Quignard.
- 18 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
« Définitions anciennes de l'amour »,
par Pascal Quignard.
- 19 h** > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30** > cinéma aux étoiles
Oublie-moi, de Noémie Lvovsky.

Dimanche soir à l'abbaye, juste avant l'orage,
Orange Blues Band contre le sida.



vendredi 15 août

- 9 h Parution du n° 33 de *Corbières matin*.
 > sortie pédestre.
 Les capitelles des Auzines à Lagrasse. La vie de nos ancêtres.
- 11 h > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Maurice Leblanc » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 16 h > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
 « Cris et chuchotements », avec Didier Daeninckx, Roger Martin et Jean Vautrin.
- 18 h > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
 « Des hommes contre », avec Didier Daeninckx, Roger Martin et Jean Vautrin.
- 19 h > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30 > Cinéma aux étoiles
Bye-Bye, de Karim Didri.

dimanche 17 août

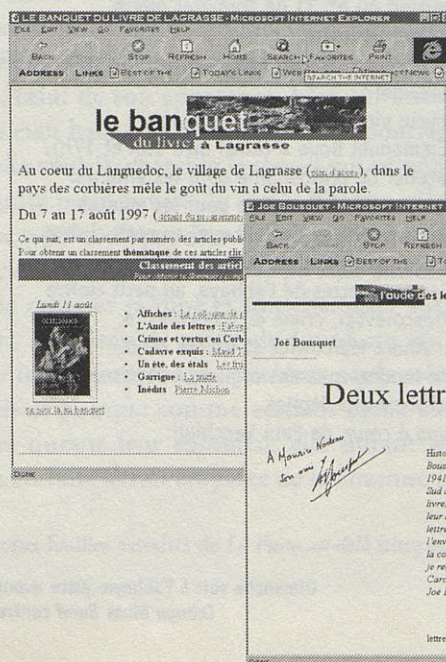
- 9 h Parution du n° 35 de *Corbières matin*,
 dernier numéro de la série 1997.
 > sortie pédestre.
 Excursion sur l'Alaric. Un final en beauté.
- 11 h > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Rainer Maria Rilke » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 17 h > au petit cloître, les comédiens Marc Betton et Laurent Manzoni nous donneront à entendre un florilège de textes – Michaux, Mallarmé, Bloy, Kafka – autour des crimes et des vertus.
- 21 h > grand concert d'orgues en l'église Saint-Michel par Jean-Pierre Lecaudey. Au répertoire Charles-Marie Widor, Léon Boellmann, César Franck, Louis Vierne.

samedi 16 août

- 9 h Parution du n° 34 de *Corbières matin*.
 > sortie pédestre.
 L'ermitage de Saint-Victor à Fontjoncouse: panoramique.
- 11 h > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Dino Buzzati » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 11 h > atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 > atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
 « De Bruay en Artois à Dutroux. Le crime : valeur de la preuve ou manifestation blanche? », par Alain Raybaud.
- 18 h > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
 « La politique et la guerre. Savonarole, Machiavel, Guichardin ». Comment penser la cité quand l'état de guerre vient bouleverser les certitudes, par Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini.
- 19 h > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30 > cinéma aux étoiles
Le journal d'un séducteur, de Danièle Dubroux, en présence de la réalisatrice.

Internet

Retrouvez le Banquet du livre et *Corbières Matin* sur Internet :
<http://www.chrono.fr/banquetdulivre>



VI

De Lézignan-Corbières

> aux châteaux du pays cathare



Chaque jour, nous vous proposons une des routes des vins tracées par l'AOC Corbières. Un circuit qui vous permet de découvrir les paysages, les sites et les producteurs qui font cette appellation.

- Au départ de Lézignan, vous prenez la direction de Luc-sur-Orbieu, sur la départementale 61 jusqu'à **Luc-sur-Orbieu**. À voir le château du XVI^e, la colonne de la République érigée en 1889, la chapelle de Canos du XIII^e et la « vierge à l'enfant » en pierre et grandeur nature.
 - * *Le château Canos* (04 68 27 00 06).
 - * *Les vigneron du mont Ténarel d'Octaviana* (04 68 27 10 74).
 - * *Le domaine de Roque Sestière* (04 68 27 18 00).
- Vous continuez sur la départementale 61 en direction de **Boutenac**. À voir : l'église romane remaniée Saint-Names, le tailloir wisigothique, le château, Maison des Terroirs en Corbières, lieu d'informations touristiques de l'AOC Corbières.
 - * *Le domaine de Fontainte* (04 68 27 07 63). Cellier de pierre voûté, construit dans le sous-sol de la maison de famille ouvrant sur le frais jardin en terrasse qui domine le vignoble.
- La départementale 61 vous guide jusqu'à **Gasparets** pour y visiter le musée de la Faune.
 - * *Les vigneron du mont Ténarel d'Octaviana* (04 68 27 57 02).
 - * *Le domaine S. Martinolle* (04 68 27 10 45).
- La départementale 123 vous guide jusqu'à **Montségret**. À voir les ruines du château, les anciennes fontaines, l'église néoromane Saint-Félix.
 - * *Le domaine de Grange Neuve* (04 68 43 32 91).
- La départementale 123 se raccorde à la départementale 611 vers **Ripaud**.
 - * *Le château d'Aiguilloux* (04 68 43 32 71).
 - * *Le château Saint-Estève* (04 67 49 13 52).
- Vous atteignez le hameau de Ripaud. L'ermitage Saint-Victor, à 422 mètres, est tout proche et vous offre son fabuleux point de vue. Si vous poursuivez sur la départementale 611, vous pourrez faire un crochet, sur la gauche, vers **Villesèque-des-Corbières**, par la départementale 50.
 - * *La cave de Villesèque des Corbières* (04 68 45 90 69).
- La départementale 611 vous conduit à **Durban-Corbières**, où vous pourrez visiter les ruines du château, le donjon circulaire, l'église médiévale remaniée et la chapelle Saint-Hippolyte du XV^e siècle.
 - * *Le domaine de la Peyrouse* (04 68 45 85 69).
 - * *Les caves de l'ancien Comté de Durban* (04 68 45 90 16).
 - * *Le domaine de la Salce* (04 68 45 92 85).
- Par la départementale 611 vous parviendrez à **Villeneuve les Corbières** où vous pourrez visiter l'église Saint-Sernin du XIX^e.
 - * *Le domaine Lerys* (04 68 45 95 47).
 - * *La cave pilote* (04 68 45 91 59).
- Vous suivez la départementale 611 qui, après le col d'Extrême, rallie **Tuchan**. À voir : le village au pied du mont Tauch, l'église romane Notre-Dame de Faste, le point de vue panoramique sur la mer. Ne manquez pas de visiter le château d'Aguilar.
 - * *Les producteurs du mont Tauch* (04 68 45 41 08).
 - * *Le château de Nouvelles* (04 68 45 40 03). Le domaine a conservé des vestiges du château médiéval du XII^e, bâti lui-même sur le site d'une « villa romaine »).
- En sortant de Tuchan, vous suivez la départementale 14 jusqu'à **Padern**. Y visiter les vestiges gallo-romains, les grottes avec squelettes humains et animaux, la citadelle.
 - * *Les vigneron de Saint-Roch* (04 68 45 41 76).
 - * *Le domaine du Grand Arc* (04 68 45 04 16).
- Toujours par la départementale 14, vous atteindrez **Cucugnan**, village classé, berceau du curé de Cucugnan. Y visiter l'église Saint-Agathe et sa vierge enceinte, le petit théâtre Achille Mir et le château de Quéribus.
 - * *Le domaine du Révérend* (04 68 45 01 13).
 - * *Les vigneron de Cucugnan* (04 68 45 41 61).
- Franchissant le col du Tribi, vous arriverez à **Duilhac-sous-Peyrepertuse**, village au pied de la grande muraille rocheuse. Y visiter l'église Saint-Michel. La fontaine des amoureux, encadrée dans la roche, vous offrira un vers de Ronsard. Ne manquez pas le château de Peyrepertuse.
 - * *Le cellier de Peyrepertuse* (04 68 45 41 82).
- Poursuivez par la départementale 14 jusqu'à **Rouffiac-des-Corbières**. Y visiter son église romane.
- Suivant la départementale 410 vous rencontrerez un dolmen, puis vous arriverez à **Montgaillard**, village perché sur un piton rocheux. Y visiter les ruines du château, l'église Sainte-Colombe.
 - * *Le cellier Avalon* (04 68 45 41 98).
- Remontez par la départementale 410 vers **Maisons**. Ne manquez pas la porte datant de 1653 face à l'église, ni la cascade.
- Par le col du Prat, vous arriverez à **Davejean**. À voir l'église Saint-Saturnin du XII^e et la fontaine. Poursuivant par les départementales 139, 39 et 613, vous parviendrez à **Felinès-Termenès**. Église Notre-Dame du XIV^e. Toujours par la départementale 613, vous arriverez à **Villerouge-Termenès**, bourg médiéval. Y visiter l'église Saint-Étienne et le château.
- **Syndicat de l'AOC Corbières**,
Maison des Terroirs, Le Château,
11 200 Boutenac.
Tél. 04 68 27 73 01

renseignements pratiques

Lieux et horaires d'ouverture

La librairie

de l'abbaye est ouverte tous les jours, de 10 heures à 20 h 30.

L'exposition

de dessins de Jean-Louis Tripp et Jean-Pierre Cagnat, à l'abbaye, de 14 heures à 19 heures.

Les projections du cycle vidéo

ont lieu à 11 heures, 15 heures et 17 heures, dans l'ancienne cuisine des moines de l'abbaye.

L'atelier de philosophie pour les enfants

se déroule de 11 heures à midi à l'école du village.

L'atelier de philosophie pour les adultes

a lieu à l'école, chaque après-midi à 15 heures.

L'atelier de tiffin

(alphabet des Touaregs) se tient à l'abbaye, chaque jour de 15 h 30 à 17 heures.

Le bistrot du Banquet,

Au comptoir du livre, est ouvert tous les jours à l'abbaye de 10 heures à 22 h 30. Y sont proposés : dégustation de vin, boissons, glaces, tartines du pays, salades...

Le cinéma aux étoiles

a lieu chaque soir à 21h30 à l'abbaye. Entrée: 35F, gratuit moins de 12 ans.

Le colloque de philosophie

a lieu le 11 et 12 août à 21h30, dans la cour de la cave coopérative. Entrée: 50F.

Sorties pédestres

Le rendez-vous est fixé chaque matin à 9 heures précises au Point Accueil du Banquet, sur le boulevard de la Promenade. Les circuits durent de 2 à 3 heures environ. Ajouter un quart d'heure ou une demi-heure en fonction de la situation du sentier par rapport à Lagrasse. Prévoir des chaussures de marche confortables, un couvre-chef, et un demi-litre d'eau minimum par personne.

Inscriptions aux ateliers de philosophie

Les deux ateliers de philosophie – celui destiné aux adultes, animé par Françoise Vallon, et l'atelier pour les enfants, animé par Antoine de la Taille – se tiendront à l'école du village, de lundi prochain, le 11, jusqu'au samedi 16 (relâche pour tous le vendredi 15 août).

Ces ateliers sont libres et gratuits. Il convient juste de s'inscrire avant dimanche auprès de l'accueil sur le boulevard de la Promenade, ou par téléphone au 04 68 43 16 82.

Restaurants

Les restaurateurs partenaires du Banquet organisent chaque soir deux formules spéciales, avant et après les séances de cinéma, les concerts et les colloques, pour vous permettre de ne rien rater. Premier service entre 19 heures et 21 heures ; deuxième service à partir de 23 heures

➤ **Hostellerie Charlemagne** : 04 68 43 10 89

➤ **Le Saint-Hubert** : 04 68 43 15 22

➤ **Les Trois Grâces** : 04 68 43 18 17

corbières matin

corbières matin

est le bulletin de l'association
Le Marque-page (régie par la loi de 1901).

Adresse 11220 Lagrasse; tél. : 04 68 24 05 75

Directeur de publication

➤ Jean-Michel Mariou

Comité de rédaction

➤ Dominique Blanc ➤ Michèle Planel ➤ Alain Raybaud

➤ Philippe Rochette ➤ Jean-Claude Zancarini ➤ Nicole Zimmermann.

Corrections ➤ Laure Clément ➤ Francine Andreieff

Stagiaire ➤ Elsa Brunet

Conception graphique

➤ Imme Werner

Photo numérique

➤ Prise de vue : Simon Andreieff

➤ traitement de l'image : Jean-Marc Fabius et Virginie Barcelona

Publicité ➤ Célia Fayeton

Impression sur DocuTech Rank Xerox à l'école du village

➤ Roland Defaye ➤ Ludovic Van Den Driessche ➤ Éric Dovergne

Diffusion ➤ Suzanne Beaujour

Distribution

➤ L'Indépendant.

corbières matin est édité grâce au soutien de
The Document Company Rank Xerox, des papeteries Arjo Wiggins
et de l'A.O.C. Corbières.

Retrouvez le Banquet du livre et *Corbières matin* sur Internet

<http://www.chrono.fr/banquetdulivre>

Conception ➤ Francisco Cabrita ➤ Alexandre Ganea

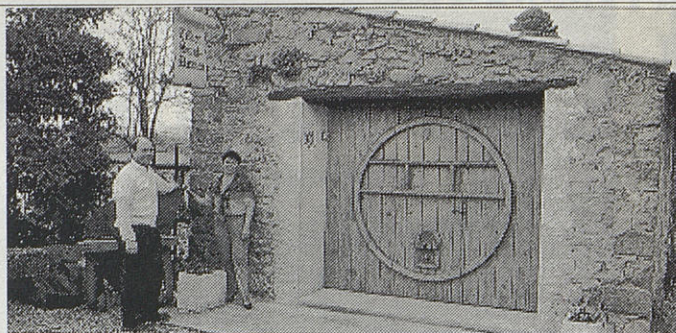
*Dynamiques municipalités,
ardents syndicats d'initiative,
brillants pays d'accueil et
énergiques SIVOM,
vaillants domaines,
crus audacieux,
valeureuses appellations et
châteaux impétueux,
nous vous remercions de nous avoir
confié la conception, rédaction,
réalisation et l'édition de toute
vos communications.*

CATHAR
LE PARFAIT COMMUNICANT

AGENCE CONSEIL EN COMMUNICATION

28, Av. du Maréchal Foch - B.P. 90
11205 Lézignan-Corbières Cédex

Tél. 04 68 27 58 58 - Fax 04 68 27 38 88



*Cellier Saint Damien
Domaine Serres-Mazard*

Vins d'appellation Corbières contrôlée

Notre passion a pris racine dans le cœur des Corbières.

Les vins que nous y élevons tendrement profitent généreusement du caractère de cette région que nous aimons tant. Les rouges corsés ont pris le goût de la garrigue, les rosés fruités reflètent l'espièglerie du midi, et les blancs de blancs ont volé leurs couleurs au soleil. Amoureux de nature et d'authenticité, nous avons choisi de vous faire apprécier les nuances de nos crus dans un cadre à notre image : le Cellier Saint Damien, lieu de parfums et de couleurs où les orchidées sauvages des Corbières épousent les arômes des vins du Domaine.

Anne-Marie et Jean-Pierre Mazard
Tél : 04 68 44 02 22 - Fax : 04 68 44 08 47



Les Celliers S^t Martin

Les Celliers Saint Martin

ROQUEFORT DES CORBIÈRES

UN TERROIR DE ROC ET
DE LUMIÈRE

Écrin de vignes entre montagne et Méditerranée exprime des vins généreux et puissants, élaborés au pied de sa pittoresque falaise rocheuse.

Nous serions très honorés de votre visite dans notre Caveau *Le Cellier de Roquefort* situé dans la première cave construite au début du siècle.



Vous y découvrirez nos meilleurs Corbières avec le prestigieux Tresmoulis Médaille d'or au Concours Mondial des Vins.

Dans ce site original et authentique vous pourrez également apprécier l'éco musée et l'exposition de peinture.
Tél : 04.68.48.21.44 - 04.68.48.09.01

Affiche : Le colloque de philosophie **p.4** > Rebondir : Des plaisirs en écho **p.16** >

L'Aude des lettres : René Nelli **p.20** > Crimes et vertus en Corbières : L'ange dans la vigne **p.22** >

Cadavre exquis : Jean-Jacques Reboux **p.25** > Un été, des étals : La pintade **p.29** >

Garrigue : Le scorpion **p.32** > Inédits : Natacha Michel **p.34**

demain n° 31

mercredi 13 août

Le quotidien du banquet

v

La sortie pédestre

v

Un portrait d'Emmanuel Bove

v

Les ateliers de philosophie

v

Fédor Dostoïevski
par Nicole Zand
et André Marcowicz

v

Le rendez-vous des orgues

v

Corps à cœur
de Paul Vecchiali